

à l'invitation **écrire** 2015

à l'invitation **écrire**

à l'invitation **écrire**

Recueil des textes de l'invitation à écrire

Sommaire

- 5- Emmenez-moi loin d'ici, par pitié (Béatrice Crozier)
- 6- Allez ! Viens, je t'emmène... (Arielle Alby)
- 8- Sans titre (Sylvie Bissat)
- 9- Sans titre (René Desaintjean)
- 10- Les rêves de la dame du péage (Sophie Dutérail)
- 12- Deux minutes d'arrêt (Vannelle Frau)
- 14- Rencontre du premier type (Lifou)
- 15- Sans titre (Louisette Garrel)
- 16- Sable d'Or (Alain Graz)
- 17- A Monsieur l'Auteur, (Gwendal Leroy)
- 18- La Camionnette (Morgane Lebon, 12 ans)
- 20- Chronique d'une vie annoncée (Frédéric Maingard)
- 21- Une vie primitive (Erika Mastrodicasa)
- 22- Viva Verdi (Alain Roëa)
- 24- Sans titre (Dominique Osmont)
- 25- Pas de pitié pour les juillettistes (Stéphanie)
- 26- Partir Loin (Cristina Segovia)
- 28- Au commencement (Christelle)
- 30- La vie de Nella (Nadine Tessier)
- 31- Noces feras-tu ? (Jean-Pierre Blanpain)
- 32- Sans titre (Bianca Bellintani)
- 34- Gina (S.B)
- 35- Sans titre (Clément Boissieux, 10 ans)
- 36- Tout peut arriver (Jean Vichier-Guerre)
- 38- Médecin sans frontière (Rosemarie Chazay)
- 39- Reste là mon amour... (Pascale Giraud)
- 40- Un drôle d'été (Bernadette Doyeux)
- 41- Face à la mer (Claire Francillon)
- 42- Lectures Prémonitoires (Véronique Rolland)
- 44- Il aurait sans doute fallu... (Jocelyne Vallier)
- 46- La marche (Florence)
- 47- Tristesse (Ana Rebisz)
- 48- Georges (Annick Magar)
- 50- Humour noir (Jean-François Guillemard)
- 52- Les présents de la vie (Pauline Boissieux, 13 ans)
- 53- Il est trop tard (Violette Chabi)
- 54- Crash (Isabelle F)
- 56- Jusque-là, ça va ! (Bernard Lagarrigue)
- 58- Un amour bleu (Isabelle Godel)
- 59- La Maison Blanche (Mélanie Moulin, 16 ans)
- 60- La vérité (Joris Lefèvre, 5^e collège La Garenne)

- 61- Ici** (Anonyme)
62- Alep (Géraldine Jimenez)
64- La fin (RozaLou)
65- Canon (Pierre Delabarre)
66- Emmenez-moi... (Eliane Lamy)
67- Revalité (Mots2Nous)
70- Au bistrot (Laurent Jannon)
71- Noir et Blanc (Christine Pivot-Pajot)
72- Bienvenue en Enfer, Marin !! (Philippe Bougeard)
74- Le mythe du Prince Charmant (Florence Dussurgey)
76- Pile ou face (Jacques Pelloux)
78- Une autre vie, un rêve (Sylvie Guével)
79- Un rêve de Paix (Anna Gaillard)
80- Il marche (Evelyne Creux)
82- Emmenez-moi loin de là, par pitié (Patrick Masson)
84- Quelque part un soir (Dimitri Caratjas)
85- Détention provisoire (Noé Simon)
86- Sans titre (Ana Duperray, 5^e collège La Garenne)
87- Un jour d'avril (Noël Roth)
88- Sans titre (Lucille Jacob, 5^e collège La Garenne)
89- Vésanie (Maryse Havard-Dalle)
90- Sans titre (Béatrice Pollaud)

Emmenez-moi loin d'ici, par pitié (Béatrice Crozier)

Il est de ces pays à ne pas naître fille
Comme il est des saisons nous poussant au repli
Assujetties à l'homme, cachées derrière nos grilles
Bien plus qu'un objet, on étouffe nos cris

Chaque jour plus enfermées au souffle de la violence
Existe-t-il ailleurs un lieu où s'abriter
Meurtries, désespérées, sans un mot, on avance
Oh ciel, emmenez-moi loin d'ici, par pitié.

Noirs sont nos habits, nos jours et plus noires nos nuits
Et parfois une chanson remontant de l'enfance
Reste au fond de ma gorge, et tombe en notes de pluie
Doucement sur ma joue, et surtout en silence.

Des rêves de voyage fuyant l'inconcevable
J'en ai fait tant et tant, voguant sur les eaux bleues
Blottis les uns aux autres sur des bateaux gonflables
Jusqu'à risquer nos vies, on serait presque heureux

Existe-t-il un dieu unique à tous les hommes
Pour adoucir les cœurs, les inonder d'amour
Pas celui qui nous tue, nous blesse, nous emprisonne
Celui-là est le diable que j'affronte chaque jour.

Je livre à chaque instant, du fond de ma jeunesse
Un combat pour survivre en essayant d'y croire,
Une seule lueur parfois soulage ma détresse,
Et je plonge aussitôt, n'y a-t-il plus d'espoir ?

L'enfant au fond de moi pleure et m'interpelle
Fruit de plusieurs pères, de la colère qui gronde
Je voudrais qu'il retourne dans la pâleur du ciel
En attendant de naître au réveil du monde

Le long de mes prières, j'implore et je supplie
Mon chemin fait d'épines n'en finit pas d'aller
Toujours les mêmes mots reviennent à l'infini
Oh ciel, emmenez-moi loin d'ici, par pitié

Allez ! Viens, je t'emmène... (Arielle Alby)

De grâce, emmenez-moi loin d'ici, par pitié faites-moi visiter ce petit paradis dont j'ai tant entendu parler, cette maison aux volets bleus. « Allez ! Donnez-moi la main » : 22 rue Madame... Ça en jette cette adresse ! Regardons d'abord s'il y a du courrier dans cette mignonnette boîte à lettres peinte en bleu et qui se cramponne au mur, surveillant de près le vieux portail, bleu lui aussi. Pauvre petit portail farci de rhumatismes, il commence à se rouiller. La clef est d'époque, suffisamment lourde pour trouser les poches mais tellement chargée de passé que nous lui pardonnons. Les rosiers sur le côté droit de la cour qui s'étire en longueur telle un chat, font des clins d'œil au pot de fleurs perché au faîte du pilier de briques, qui droit comme un gendarme, joue les sentinelles. Les volets sont bleus, les potences qui soutiennent la petite véranda sont bleues. Les murs blancs où claquent les persiennes sont une invitation au bord de mer. On pourrait presque entendre les mouettes rire dans le ciel... Bleu. « Entrez, je vous prie ». Posez vos manteaux au perroquet et gardez vos chaussures, le carrelage ne vous en voudra pas. Le soleil caresse la table craquelée, les rebords de fenêtre sont à hauteur de popotins : de vrais petits canapés où il fait bon se réchauffer le dos à travers les carreaux. La cuisine nous rappelle bien que la femme est de corvée ! La peinture s'écaille un peu. « Vous me suivez toujours ? » Montons ces trois belles et spacieuses marches. Là, c'est le salon où Napoléon aurait certainement aimé faire des conquêtes. La cheminée reste de marbre bien qu'elle s'offre en une large ouverture, la coquine ! Les plafonds sont hauts et bordés d'un liseré imitant la vieille époque. Cette pièce est chaude... Hum ! Montons encore deux marches et entrons dans la grande chambre de style chalet de montagne. La petite chambre, tout au bout de la maison, donne sur le fond de la cour, là où se trouve un barbecue...Bleu. Au bout du bout du rez-de-chaussée, il ne faut pas espérer trouver d'autres petits paradis mais retournez-vous d'un quart. Ne serait-ce pas là le début d'un escalier central qui aurait mené jadis à l'étage ? Et cette planque sous l'escalier, ne nous mène-t-elle pas à la cave ? Poussons la porte qui bloque cet escalier virtuel. Oh ! Encore trois petites marches et Oh ! Une grande et belle salle de bains... Bleue. Un miroir ovale renvoie les faciès, juste sous la lucarne. Cette salle de bains est située sous la rue perpendiculaire à la rue Madame et nous apercevons les mollets plus ou moins bien galbés, des passants qui passent. Le restant de l'escalier

d'antan est recouvert de lambris et ressemble à une ébauche de sauna. La porte de la douche nous mène droit au septième ciel... Tout rose ! Voilà ! Refaisons le chemin en arrière. Soixante mètres carrés tout en longueur et que du bonheur en perspective.

Sans titre (Sylvie Bissat)

Le mariage de ma tante Henriette a lieu dans quelques jours, et je n'ai toujours pas trouvé de tenue.

Je sors de chez moi et monte dans le métro, direction les grands magasins. Tout à coup le métro s'arrête, bloqué dans le souterrain, "au secours je suis claustrophobe". Une voix annonce qu'il y a un problème technique. "Emmenez-moi loin d'ici, par pitié". Ça redémarre ouf.

Arrivée aux grands magasins il y a foule, c'est jour des soldes. Trop grand, trop petit, trop bariolé, je ne trouve rien. Soudain je vois une robe qui me plait, juste à ma taille, mais pour arriver jusqu'à elle avec ce monde comment faire ? Je joue des coudes, me fais marcher sur les pieds, il fait chaud. "Emmenez-moi loin d'ici, par pitié". Ca y est je l'ai.

Je quitte le magasin sans regret, pour me retrouver sur le boulevard prise dans une manif qui milite pour je ne sais quelle cause. Comment sortir de là ? Je suis coincée au milieu des militants. "Emmenez-moi loin d'ici, par pitié". Je sens une main qui me tire pour me sortir de cette manif, c'est mon amie Nadège. Je lui dis qu'elle m'a sauvé la vie, et là horreur on a volé ma robe que je viens d'acheter, plus rien dans mon sac.

Nadège voyant mon désarroi m'invite chez elle pour me prêter une robe vu que nous avons la même taille. "Fouille dans mon armoire" me dit-elle. Je fouille bien que son armoire remue dangereusement. Soudain un grand crac retentit, l'armoire me tombe dessus, une douleur intense me traverse la jambe, je sens que je vais m'évanouir. "Emmenez-moi loin d'ici, par pitié".

Quelques jours plus tard je suis toujours à l'hôpital avec une belle fracture. Mes cousines viennent me voir, elles commencent à me dire "quel beau mariage elle a eu tante Henriette, tu as vraiment loupé, nous nous sommes vraiment bien amusées, mais on a pensé à toi, on t'a ramené des dragées en souvenir".

Une fois parties, je goutte avec amertume une dragée, et là un gout immonde de poivre m'envahit le palais. Je reconnais bien là les blagues douteuses de mes cousines. "Emmenez-moi loin d'ici, par pitié".

Sans titre (René Desainjean)

Un joli petit village aux accents de Pagnol, ensoleillé, une petite place, et moi admirant la beauté d'une église. Subitement de la fumée, des gens qui courent et soudain une explosion.

Nous nous précipitons comme des moutons de Panurge. Nous arrivons dans une petite rue étroite, une maison en feu et au deuxième étage des cris.

"Au secours, sauvez nous ! Il y a ma petite sœur dans son berceau". Dans tout ce brouhaha, des voisins ont alerté les pompiers, d'autres entassent des matelas en prévision, s'ils sautent. Se dégageant de cette foule, un jeune inconnu se précipite et sur l'étendage de la cour collective il empoigne une grande serviette de plage, la mouille au robinet municipal à deux pas de là, et fonce dans les escaliers, la serviette sur lui.

Personne n'a eu le temps d'intervenir. Après une longue attente, le voilà tenant dans ses bras une ravissante petite fille, toute souriante.

Les secours étant là, il la remet à l'un d'eux, en disant "il reste un garçon à sauver, très traumatisé, car il murmure sans cesse emmenez-moi loin d'ici par pitié". Les gens voulant féliciter ce jeune brave ne l'ont pas revu. Si un jour vous rencontrer un inconnu avec des cicatrices de brûlures sur les bras et à la figure, saluez-le. Il représente ce qu'est encore notre jeunesse, forte, solidaire, respectueuse des lois. C'est la fierté de notre pays.

Les rêves de la dame du péage (Sophie Dutérail)

Carole est dans sa cahute. Ça n'a rien d'une cabane ni d'un tipi. C'est une cahute de deux mètres sur un. Bonjour. Quatre euros cinquante s'il vous plaît. Par carte ? D'accord. Un reçu ? D'accord. Carole a cinquante-quatre ans mais dit toujours qu'elle en a quarante-neuf. C'est plus facile avec les hommes. Ou moins compliqué peut-être. Carole aime le caramel au beurre salé, mettre un coquillage à son oreille pour entendre la mer, les livres avec des photos et nager nue. Elle n'aime pas la soupe de carottes, la collection de pin's de son défunt mari qu'elle hésite tous les deux jours à jeter, le chocolat noir. Carole se lève tous les matins de la vie (sauf le dimanche et le mercredi) à sept heures zéro zéro et s'enferme dans sa cahute pendant sept heures trente. C'est la vie de Carole. Huit euros vingt s'il vous plaît. Oui ça a encore augmenté. Huit euros vingt quand même monsieur. Merci. Au revoir. Carole a mal au dos depuis qu'elle travaille au péage. Regard fixe pour voir les véhicules qui arrivent. Regard à gauche, vers le bas, pour saluer, faire payer, dire au revoir. Son bras fait mille mouvements à la minute. Saisir le ticket, insérer le ticket. Prendre l'argent. Rendre l'argent. Du coup, Carole a un bras bien plus musclé que l'autre alors à la gym le mercredi soir, elle est la seule à n'avoir qu'un haltère. Les autres ne comprennent pas, mais Carole s'en moque bien. Elle, ce qui l'intéresse, c'est les rêves. Comme ses nuits sont plus souvent vides de tout car elle dort comme un loir, la journée, elle aime à imaginer la vie de ceux qui, le temps de payer leur dette d'autoroute, s'adressent à elle. Une dame pimpante dans une mini-cooper, elle jalouse sa manucure parfaite. Deux charpentiers dans un camion, elle rougit. Une mère de famille et ses enfants qui chahutent à l'arrière, non merci. Une fois elle a vu une jeune fille pleurer derrière des lunettes de soleil trop grandes pour elle. Elle a osé lui dire : "Vous savez mademoiselle, les garçons ne valent pas qu'on pleure pour eux, pensez à vous, vous êtes belle et méritez mieux". La jeune fille, surprise, lui a dit "merci", et Carole a eu la sensation d'avoir fait une bonne action. Depuis, elle essaie dès qu'elle peut, de sortir du cadre et d'avoir une parole personnelle au lieu du traditionnel merci-bonne-route. Elle dit souvent "Courage avec vos enfants madame", ou encore, "Amusez-vous bien en vacances" dès qu'elle voit un coffre de toit. Un jour, alors que Carole avait vraiment passé une mauvaise soirée avec un pauvre type rencontré sur un site de rencontres, qui avait lui aussi menti sur son âge, et sur son métier, et sur ses attentes, et sur sa photo..., bref,... ce jour-là, elle se dit qu'il serait facile de tout quitter en montant dans une voiture, n'importe laquelle, pour partir à l'aventure, tout quitter, s'éloigner à jamais de cette cahute trop petite et pleine de buée l'hiver. Sept euros trente s'il vous plaît. Bonne journée à vous aussi. Elle s'est concentrée sur les hommes seuls, ceux avec des chemises accrochées bien repassées à

l'arrière de la voiture. Mais à force de penser à tout ce qu'elle espérait et qu'elle n'aurait sûrement jamais, à réfléchir à sa vie qu'elle jugeait misérable, et à se dire que de toute manière personne ne l'aimerait jamais, elle se mit à fondre en larmes dans sa cahute, le visage entre les deux mains. Lorsqu'un bel homme, dans une belle voiture, avec de belles chemises suspendues lui dit "Puis-je avoir un reçu s'il vous plaît", puis devant son immobilité "Madame, s'il vous plaît ? Vous m'entendez ?" ... "Il ne faut pas pleurer madame..." "Qu'y a-t-il ?" ... Alors, Carole, leva ses joues toutes rouges et annonça du fond de son cœur "Emmenez-moi loin d'ici, par pitié."

L'homme, surpris, lui répondit qu'il allait à Cannes. Alors Carole pensa instantanément au Festival de Cannes, aux robes à paillettes, aux coupettes de champagne, à la plage, aux coquillages et au bruit de la mer dedans. Elle appuya sur le bouton pour lever la barrière, sortit de sa cahute, s'installa dans la voiture laissant le conducteur inconnu sans voix. Ce dernier se dit "pourquoi pas !", et démarra en trombe !

Il faut bien laisser un peu de place aux rêves des dames des péages !

*« Nous voulons, tant ce feu nous brûle le cerveau,
Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ! »*

Le voyage. Charles Baudelaire

Deux minutes d'arrêt (Vannelle Frau)

Chaque soir, Armance rentrait chez elle, de manière automatique, avec pour seule compagnie, le flot de ses pensées. Dans le train qui la transportait, les conversations allaient et venaient, se faisaient brèves, s'arrêtaient, reprenaient et s'étiraient autour de banalités qui somme toute, selon elle, n'avaient aucun intérêt. Elle préférait se taire. De toute façon, elle n'avait rien à dire, rien à raconter, rien à échanger avec qui que ce fût. Elle préférait s'isoler avec ses écouteurs, bercée par le roulis du rail et les notes de musique qui venaient se blottir dans le creux de ses oreilles. Parfois, ses pensées étaient colorées et légères mais ces pensées-là étaient éphémères et s'invitaient dans son esprit de manière opportune. Souvent, ses pensées étaient moroses et pesantes.

Armance avait une vie réglée à la minute près. En effet, les jours se suivaient, se répétaient, s'éternisaient et revenaient sans cesse à leur point de départ dans un ordre précis et immuable : réveil à 5h45, lever à 6h, petit déjeuner à 6h10, fin du petit déjeuner à 6h20, entrée dans la salle de bains à 6h23 accompagnée de sa radio, sortie à 6h42 radio éteinte, départ de la maison à 6h 44 , après avoir vérifié que tout était en ordre chez elle. Ainsi, ces vérifications faites elle pouvait affronter le monde ! Une fois dehors, les heures s'enchaînaient, se déroulaient sans qu'aucune fausse note ne sonnât à l'improviste. A l'extérieur, comme à l'intérieur, les choses, les personnes, les relations avaient une place bien définie et Armance ne tolérait pas le moindre écart. L'imprévisibilité n'avait aucune place dans sa vie.

Alors que le train filait à toute allure, Armance, confortablement installée en 1^{ère} classe, la tête appuyée contre la vitre de la fenêtre, regardait défiler le paysage. Une voix s'infiltrait dans ses écouteurs et chantait « Emmenez-moi au bout de la terre ». Des phrases étaient livrées dans le creux de ses oreilles par morceaux et parlaient de merveilles, de plages, de ciel bleu, de rafiots, de parfum poivré et d'amour. Une douce torpeur l'envahissait petit à petit, prenant fermement possession de son corps et de son esprit et, elle avait beau lutter, elle savait que le combat était perdu d'avance. Petit à petit, les paysages s'estompaient et devenaient incertains. Dans ses oreilles, une nouvelle terre d'accueil peuplée d'hommes et de femmes différents l'invitait à les rejoindre dans des lieux inédits. Là-bas, le temps semblait ne plus avoir d'importance, et les contraintes étaient inexistantes. Soudain des gémissements métalliques se firent entendre, annonçant l'arrêt imminent du train. Celui-ci s'immobilisa d'un seul coup, projetant

Armance sur le sol. Abasourdie, elle se releva, et lorsqu'elle fut à hauteur de la vitre de la fenêtre, son regard fut attiré par un objet coloré qui volait dans le ciel. Petit à petit, l'objet se rapprochait et, rapidement elle constata qu'il s'agissait d'une énorme banderole portée de part et d'autre par deux geais majestueux vêtus de longues plumes soyeuses turquoise. Des mots étaient couchés sur la banderole et oscillaient au gré du vent. Sous les yeux ébahis d'Armance, les oiseaux posèrent la banderole contre la vitre de la fenêtre, au plus près de son visage. Effrayée, elle se recula et put ainsi lire : « Aujourd'hui, dans sa tête, Armance a dit : Emmenez-moi loin d'ici par pitié ».

« Emmenez-moi loin d'ici par pitié »! Cette dernière phrase était écrite plusieurs fois. La banderole flottait dans le vent, les mots dansaient sous ses yeux, disparaissaient et réapparaissaient subitement, les mots lui parlaient, lui chuchotaient des choses inouïes, lui révélaient des désirs profonds, se faisaient complices de ces désirs enfouis dont elle n'avait jamais eu conscience. Avec stupéfaction, les yeux écarquillés et bouche bée, Armance répéta lentement telle une plainte « Emmenez-moi loin d'ici par pitié » une fois, deux fois, de plus en plus vite jusqu'à perdre son souffle. Les mots se mêlaient, s'entremêlaient, inauguraient une danse sauvage, saisissaient Armance, surprenaient Armance, l'entraînaient dans un tourbillon de folie. Soudain elle n'était plus que le souffle léger du vent, elle volait dans le ciel aux côtés des deux geais. Elle parcourait des villes, des villages, frôlait des îles, des arbres, dansait avec des hommes et des femmes inconnus, leur souriait, leur parlait, les enveloppait de ses bras et se perdait dans leurs regards limpides.

« Voiron, ici Voiron, 2 minutes d'arrêt. Les voyageurs sont invités à descendre du train » clamait une voix suave dans les haut-parleurs de la gare. Un contrôleur touchait doucement l'épaule d'Armance. En le voyant, elle sursauta et poussa un cri de surprise. Le contrôleur lui sourit et lui dit « Fin du voyage, Madame, terminus, vous devez descendre ».

Armance se redressa et regarda autour d'elle, il n'y avait plus personne dans le compartiment. En soupirant, elle rassembla ses affaires et se dirigea vers la sortie. Lorsqu'elle fut dehors, elle leva les yeux vers le ciel, cherchant un quelconque objet volant. Il était 19 heures, elle sentit sur ses épaules la douce chaleur du soleil d'été. Pour une fois, les bruits de la rue ne l'incommodaient pas. Tout en marchant, ces mots résonnaient dans sa tête: « Emmenez-moi loin d'ici par pitié. » Pourquoi précisément ces mots-là ? Elle ne le savait pas....Le cœur léger, elle s'apprêtait à rentrer chez elle.

Rencontre du premier type (Lifou)

Nous y étions enfin, loin d'ici, au nord du cercle polaire, au pays des rennes et du Père Noël, des légendes nordiques, des petits Elfes et Trolls, géants de la nature, hirsutes et débonnaires (pas les horribles bestioles du Seigneur des Anneaux !).

Mais en cet instant, au cœur des montagnes de la Laponie suédoise, la petite station à l'extrémité de plusieurs heures de route enneigée, ne ressemblait en rien à une carte postale d'un conte ancestral. Longs baraquements fonctionnels, grand camping de caravanes, où pêcheurs sur glace et motards des neiges, exprimaient leur vie passionnante en piles de cannettes de bière. Et aux rêvées cavalcades des hardes de rennes, s'épanouissaient le rodéo des hordes de motoneiges !

A l'aube, nous nous enfuîmes de la bienfaitrice civilisation, pour une semaine de traversée du grand parc national du Padjelanta, aux bruyantes mécaniques bannies.

Après le franchissement d'un très large lac immaculé, à midi, sous la menace d'une pluie stupide en ce polaire pays, nous avisâmes un refuge pour déjeuner sans souci.

Là fut notre première rencontre : blanc hirsute de barbe, sourcils et chevelure, sanglé dans une longue tenue marron, de fourrure, de cuir et de goretex, tenant à la main quelques poissons embrochés et déjà gelés, l'impressionnant gardien imposa à mon esprit cette question existentielle : « Père Noël ou Troll ? »

Il me regarda droit dans les yeux, et soudain jovial me dit :

- Toi je te connais !
- « Mince serait-ce donc lui ??? »

Aussitôt il passa en revue la liste exhaustive des refuges de la région, probables lieux de notre hypothétique rencontre. Poliment, j'interrompis sa leçon de géographie locale, et lui fis remarquer que c'était la première fois que je mettais les pieds en Suède, ou plutôt les skis en Laponie...

Devenu grave, il posa sa large paluche sur mon épaule et dit :

- Tu as raison ; tu as raison, nous n'avons pas pu nous rencontrer ; parce que vois-tu...
et d'un ample geste englobant toute l'immensité blanche, il compléta :
- ... ici est toute ma vie !

Je sus enfin à qui j'avais affaire.

Sans titre (Louisette Garrel)

Emmenez-moi loin d'ici par pitié... En ce moment, j'ai besoin de m'évader, de repartir loin dans mes souvenirs, lorsque petite fille je croyais à tout ce qui est beau.

Avec mon regard d'enfant, je rêvais d'un monde parfait.

Quelle nostalgie quand je repense à ma petite école où j'ai appris à lire et écrire. Je revois la classe, mes instituteurs, l'encrier et le vieux poêle à charbon, la cour de récréation avec un grand arbre au milieu.

Me voilà grande...l'adolescence avec les émotions et les chagrins.

Etre maman ensuite, quel bonheur !

Et puis la maturité : lire et s'exprimer sont des cadeaux de la vie, comme aujourd'hui avec cette phrase qui m'a emmenée dans mes souvenirs loin d'ici. Je peux dire merci....

Sable d'Or (Alain Graz)

J'ai connu des nuits interminables de veille
Attendant votre pas dans les allées, le lit nu
Mon cœur déchiré, rouge comme le soleil,
Des aubes amères comme ciguë...
Ce soir, je suis fatigué de ce rêve
Bref et cruel qu'on appelle Amour.
Emmenez-moi loin d'ici, par pitié !
J'ai envie d'une trêve,
De caresses, de câlins, de mots doux
D'affection et de tendresse,
Sans autre désir, qu'être bien, ce jour,
Seulement bien.
J'ai soif de vos yeux quand ils ne trichent pas,
Quand ils sont transparents et si profonds,
Plonger au fond de cette lumière pour vous voir sans fard.
Je suis avide de cette mer,
Chaude, claire et pleine d'îles
Où je peux m'allonger au soleil, sable d'or en fines paillettes.
Avoir chaud, le corps tranquille
Car je sais que vous me veillez.
Ce soir, je suis fatigué...
Juste m'étendre près de vous, et dormir.

A Monsieur l'Auteur, (Gwendal Leroy)

J'ai pourtant essayé. Essayé d'écrire quelque chose à partir de la citation « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié. », comme vous l'avez proposé dans le cadre du festival *Livres à vous*.

Eh bien non, je n'y arrive pas. J'aurais pu écrire quelque chose d'engagé, mais je ne suis pas très cultivé. J'aurais pu écrire quelque chose de gentillet, mais je n'ai pas d'idée. J'aurais pu écrire un poème, mais j'ai la flemme. J'aurais pu écrire sans réfléchir, mais c'aurait été pire. Comme vous avez pu le constater, j'ai tout de même placé des rimes dans les phrases précédentes, pour stimuler un intérêt dans votre lecture.

J'ai passé trois heure trente et une minutes et vingt-sept secondes assis à griffonner, jeter, griffonner, jeter, griffonner, jeter, griffonner, garder une partie, griffonner, relire, jeter, relire la partie et la jeter.

Finalement, j'ai essayé d'analyser la citation : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié. ».

« Emmenez-moi », qui sont les personnes apostrophées dans la phrase ? Existente-elles ? Ou s'agit-il d'une prière destinée à une entité ou à un ensemble d'individus ? Ou alors il y a vouvoiement. Parlerait-il à un de ses supérieurs ? Ou alors il existe une sorte de soumission, naturelle ou due à la situation : « Maintenant que je vous vouvoie pour mieux flatter votre ego, pouvez-vous m'aider ? ». Ce moi signifie que la personne est seule, ou est seule à vouloir être emmenée loin d'ici.

« Loin d'ici »... Où est-ce, loin ? Et surtout où est-on ? Tant d'imprécisions dans ces propos...

Et enfin « par pitié. ». Le simple point marquant la fin de la citation ne semble pas indiquer une urgence dans la question, à l'inverse de la forte expression « par pitié » (à moins qu'il n'y ait ici une intention comique, parodique).

Bref, tant de façons d'interpréter et d'utiliser cette simple citation, mais pour moi, rien.

Alors, je vous en prie, monsieur l'auteur et toute l'équipe du festival, emmenez-moi loin d'ici, par pitié.

Avec mes salutations les plus sincères,

Un jeune étudiant passionné de littérature.

La Camionnette (Morgane Lebon, 12 ans)

Lentement la forêt enfilait son vêtement de nuit : les grands arbres ne laissaient filtrer qu'une lumière de plus en plus tamisée et le silence se peuplait de bruissements d'ailes, de soupirs, de craquements....

Pourtant un homme, grand, mince, tout vêtu de noir, semblait insensible à cet environnement et marchait à grands pas, l'air concentré... Un froissement de feuilles plus fort que les autres, juste derrière lui, le fit toutefois se retourner. Il eut juste le temps d'apercevoir une petite silhouette qui, prestement se dissimulait derrière un gros chêne. Le promeneur la suivit. Il découvrit un enfant recroquevillé sur lui-même, le visage dissimulé dans les mains et le corps secoué de sanglots.

- « Bonjour petit ! Que t'arrive-t-il ?

- Seul le silence lui répondit

- Tu sais, si tu ne me dis rien, je ne pourrai pas t'aider. Tu es bouleversé : que se passe-t-il ? D'où viens-tu ?

L'enfant leva vers l'homme un visage barbouillé de larmes

Il s'agissait d'une fillette d'une dizaine d'années. Entre deux sanglots elle se mit à raconter :

- Je me suis enfuie du pensionnat qui est là, juste au bout de la forêt. Je ne veux plus y retourner car des choses affreuses se passent là-bas!

Et sur ces mots l'enfant se remit à pleurer...

- Ecoute si tu ne m'en dis pas davantage je ne peux rien faire pour toi!

Alors la fillette, se décidant soudain, se mit à parler à toute vitesse :

- Chaque mercredi après-midi j'ai remarqué une camionnette verte dans la cour du pensionnat. Toutes les fois qu'elle vient, le lendemain, une élève de la classe a disparu. Aujourd'hui, justement, c'est ma meilleure amie Caroline qui n'est plus là. Oh ! Je vous en prie monsieur! Emmenez-moi loin d'ici, par pitié !

L'homme se pencha vers l'enfant, lui prit la main doucement pour l'aider à se relever...

- Viens! Nous irons à la gendarmerie demain mais, en attendant, je t'emmène chez moi : il nous faut avertir tes parents : ils vont s'inquiéter!

Il faisait maintenant complètement nuit mais, malgré l'obscurité, le marcheur se déplaçait avec assurance, en tenant fermement la fillette. Bientôt les lumières de la ville apparurent....Ils traversaient maintenant tous deux une zone de petits pavillons et l'homme soudain s'arrêta devant l'un d'eux! Mais à cet instant l'enfant sentit ses jambes se dérober sous elle : là, devant la maison de l'homme:.....UNE CAMIONNETTE....VERTE, bien garée le long du trottoir !!!... La fillette voulut s'enfuir...Mais, se sentant démasqué, l'homme lui serra le poignet et, éclatant d'un grand rire moqueur :

- Allons ! Allons ! On ne t'a jamais dit qu'il ne fallait jamais faire confiance aux inconnus ?...

Chronique d'une vie annoncée (Frédéric Maingard)

A 14, 15 ans du matin, j'avais déjà le sac à dos bien rempli, des « adultes » d'une autre époque m'entouraient et me détruisaient.

Alors j'ai marché, des kilos kilomètres, véhiculant parfois tristesse, parfois les rêves les plus fous. J'parlais tout seul en marchant et souvent, très souvent, je pleurais levant les yeux au ciel en répétant cette phrase que je n'ai compris que vingt ans plus tard :

« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »

Putain de la pitié, mais qui en a aujourd'hui, ils n'ont même pas pitié de leur médiocrité.

Ils balancent leurs vérités pour faire bien en société, d'autres des banalités pour occuper leur soirée... Le pire... Le pire, les stéréotypés, au nom de l'humanité qu'est-ce qu'ils peuvent débiter ; des vérités vraies, qui ne résolvent rien et qui les mènent vers le dédain. Le dédain envers celui qui n'a pu choisir son chemin, envers celle qui n'a pu tenir un livre entre ses mains....le dédain envers ceux qui leur font gagner leur pain.

Et moi je comptai sur eux pour un ailleurs synonyme de meilleur ; merde alors.

J'ai donc pris les choses en main et me suis transporté le plus loin d'ici, aux limites de mes peurs, et là j'ai compris que nulle géographie ne me permettrait d'être réjoui, et oui même loin d'ici tu es toujours meurtri. T'es là avec ta misère, ta colère, et ce sentiment d'injustice sur lequel je pisse.

Tu fais tout de ton mieux et ils en veulent encore plus, des protocoles, des formules de ceci, des tournures de cela pour avoir le privilège de la grande hypocrisie.

Dans mon monde à moi, on dit ce que l'on pense, sur le moment, dans le temps présent.

Si t'es différent, c'est gagnant gagnant, on s'aimera quoiqu'il arrive, qui que tu sois, quoique tu penses, la parcelle de toi qui trouvera écho chez moi.

Et puis... j'ai saisi, une fois que le temps me l'a permis, que loin d'ici ça voulait dire loin de moi, les critiques envers « eux » envers « ils » n'étaient qu'un refus de moi-même ; le seul chez moi pouvant m'apporter cette paix inconnue mais désirée du plus profond de mes tripes.

Maintenant je vis, sans tambour ni trompette, avec l'amour comme seule requête.

Une vie primitive (Erika Mastrodicasa)

Ma mort est proche, je le sens. Mon corps est froid, je ne vois plus rien, mes enfants et mon mari pleurent.

«- Tiens, de la lumière...

- Hé ho ! Réveille-toi !

- Qui est-ce ? Où suis-je ? Je suis morte ?

- Bien sûr que t'es morte ! Moi c'est Dieu, ravi de faire ta connaissance. Je te fais visiter le coin ?

- Euh oui, pourquoi pas ? Mais si tu es Dieu, c'est que je suis au Paradis ! C'est super, je vais pouvoir voir pépé et mémé !

- Oui bon, tu as le temps dorénavant. Je dois te prévenir, le paradis est encore pas mal rudimentaire. Par exemple, le jardin à ta droite, c'est les toilettes mais ne t'inquiète pas, on s'y fait de chier comme des scouts. Surtout ne tourne pas à gauche, certains n'ont pas le sens de l'orientation...

- Il n'y a pas de toilettes, ok... mais où devrais-je dormir si j'ai sommeil ?

- Ta grotte sera bientôt prête, je te l'a préparerai plus tard. Sinon tu peux dormir à la belle étoile... Ah mais non ! On est déjà au ciel ! AhAhAh !

- Votre blague est nulle Dieu ! Mais dites-moi, tout est aussi primitif au Paradis ?

- Ben oui, fallait aller en Enfer si tu voulais plus de confort !

- Alors Dieu je vous implore, emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! Même en Enfer s'il le faut !

- Ah non ! Fallait y réfléchir avant de venir. Tout le monde sait que l'Enfer est mieux que le Paradis, regarde, il n'y a personne à part nous deux ici ! »

Viva Verdi (Alain Roëa)

En ce début décembre 2011, Grenoble s'offre une semaine italienne. Les affiches sur les panneaux lumineux, les placards dans la presse, tous les moyens sont utilisés pour réveiller l'Italie des ancêtres de beaucoup de Grenoblois. C'est une évocation populaire avec un réel côté artistique, ouverte à tous. JULIA doit venir ce 5 décembre. Un hommage à Guiseppe Verdi, est prévu ce mercredi dans la salle Olivier Messiaen.

La nuit s'est posée sur les pavés brillants de pluie. Dans cette obscurité naissante j'ai du plaisir à être avec Julia. Elle a emporté avec elle des parfums italiens enivrants. Ma mémoire joue à travers elle, les plus beaux morceaux de mon enfance vénitienne. 20h, les portes de l'amphithéâtre s'ouvrent et la salle se remplit. Nous sommes assis l'un à côté de l'autre, au sommet des gradins. Julia est ravie, moi je plie sous le rêve... A présent, les spectateurs prennent place. La semaine Italienne, a fait table rase des Alpes. Les rideaux rouges frissonnent sous la clameur du nouveau monde. L'orchestre symphonique s'installe sous des applaudissements polis, le public éteint ses conversations. Je regarde ma compagne, lui glisse à son oreille la prochaine exécution de VA PENSIERO. Cet air est un chant partisan. Il lui faudra se lever et accompagner de sa voix, le chœur symphonique. Elle me regarde incrédule, ne dit plus rien. Les solistes, une soprane, un baryton, un ténor, prennent place. L'orchestre reprend le concert. Cette fois, c'est au tour du ténor de chanter. Notre homme prend sa voix, elle monte comme un drapeau tricolore au mât de Nabucco. Tout à coup la note ne tient pas, elle décroche. Le chef d'orchestre et le ténor se regardent. Le chef fait reprendre le morceau une seconde fois. Le ténor élève la voix le long du mât de Nabucco. Hélas, notre ténor s'affale et la note tombe sur le pupitre du chef. Consternation dans le public. Jamais je n'ai entendu pareille déconfiture. Nos solistes sont des professionnels. Alors que se passe-t-il ? Je regarde ma voisine qui est, comme moi, abasourdie par ce qui est en train de se passer sous nos yeux. Notre ténor demande à recommencer le morceau. Le public applaudit, le chef s'exécute. Le public retient son souffle lorsque le chanteur s'approche du morceau maudit. Consternation. C'est à nouveau un échec, le troisième. On est pris de compassion pour notre chanteur émérite. Le chef fait signe à ses musiciens de poursuivre l'œuvre. Le ténor ne l'entend pas de cette oreille. Il marche sur le chef et lui demande de recommencer une dernière fois. Le public applaudit. Nous sommes transportés comme dans un cirque, lorsque le funambule, dans un roulement de tambour tente un saut périlleux. Toute l'assistance retient son souffle. Notre funambule du soir prend son élan, monte dans les airs. Oui, ça y est, la note est franchie, tout le monde respire! Julia et moi battons des mains, la salle aussi... Quelle émotion ! En communion avec

le public, l'orchestre poursuit son récital. Je jubile, il ne m'est jamais arrivé ce genre de péripétie. Je scrute du regard ma compagne, elle aussi est surprise par un tel scénario. Nos voisins derrière exultent. L'orchestre attaque les premières mesures de VA PENSIERO. Je lui fais signe de se lever. Elle me regarde d'un air étonné et désapprobateur. Dès les premières notes je me lève, ma Piémontaise aussi. Oh surprise ! Elle chante à pleine voix cet air connu. Nous étions deux et voilà que notre initiative est reprise par nos voisins. A présent toute la salle est debout et chante l'hymne de Guiseppe. Bravo, Brava !! Les applaudissements crépitent, La salle est en transe. A la fin du spectacle, nous sommes réunis sur le parvis de la salle de concert, habités par une fraternité toute neuve.

Belhambra intervient : - Dis papy, c'est vrai cette histoire de ténor qui se trompe dans sa chanson ? - oui, tout ce que je te raconte est vrai ! - Et Julia, tu l'as revue ? - oui, une fois chez elle en Italie
- Elle t'a reparlé de cette soirée? – Bien sûr, elle m'a dit qu'elle avait passé des moments merveilleux.
- Et toi, tu n'étais pas un peu amoureux d'elle ? - Pourquoi tu me poses cette question ?
- Parce que.... - T'es maligne, toi, on ne peut rien te cacher. - Alors comme ça, tu étais amoureux d'elle !
- Oui, mais elle ne l'était pas de moi... - Je sais, moi aussi j'ai connu la même chose avec Baptiste, j'étais amoureuse de lui, et lui s'est moqué de moi. J'ai pleuré pendant deux jours...

Sans titre (Dominique Osmont)

Partout mon regard se pose.
De mes pupilles affolées
je perçois le danger
des champs de désolation
la terreur à l'orée du monde
l'escalade à la déraison

Un coquelicot rouge planté dans ce champs gris, défait
de toute vie

Mes pas me portent,
sur des jours désaccordés,
illusion des soirs en déroute,
je ne retrouve plus la voie de raison
cet infiniment grand s'étale en continu
sur nos chemins qui rasant ce vaste monde

Une perle de pluie avec comme reflet,
la lune

Le voyage est long, inconnu
cartographie où s'emmêlent les territoires
la terre surchauffe
les bombes menacent
et sournoisement les cris éclatent

Après l'orage, une odeur de terre mouillée

La fugue continue
des déserts à conquérir
des espaces meilleurs
heurtés à des espoirs de barques folles
la mort dans le va-et-vient des vagues

Des mots sur votre peau
doucement chérie, au creux de la nuit.

Je continue malgré ce bruit assourdissant
la marche sur le chemin du monde
le rêve émerveillé tient dans ma main
l'aube se fait tendre
malgré l'espoir, mon corps se tend
il dit à qui veut l'entendre

« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »
pour une bulle d'incertitude, un moment d'éternité.

Pas de pitié pour les juilletistes (Stéphanie)

Finies les vacances. Me voilà de nouveau vissée derrière mon écran 22 pouces, à bronzer à la lumière de ses LED, lunettes de soleil sur le nez.

Je sais que j'ai l'air con dans mon bureau obscur, accoutrée comme une vieille vacancière sur le retour. J'ai pourtant essayé de les retirer ces putains de lunettes, je vous jure. Je n'y arrive pas. Elles sont là, posées sur mon nez, collées à mes oreilles, comme si elles faisaient partie de mon anatomie. En fait, disons le carrément, je crois qu'elles ont fusionné avec mon corps.

Je me doute bien qu'à cet instant, vous me prenez pour une dingue. Il n'empêche que j'ai un sérieux problème. Mes lunettes de soleil font désormais partie de moi. A quel moment cela s'est-il produit ? Je n'en sais absolument rien. Que voulez-vous ? Trois semaines que je suis en vacances, trois semaines que je ne les quitte pas ces lunettes. Au mieux, je les fais pivoter sur le sommet de mon crâne et encore, ça ne dure jamais bien longtemps.

C'est seulement hier soir que j'ai vraiment tenté de les retirer. Veille de reprise, je me suis résignée à quitter mes fidèles partenaires de vacances pour reprendre mes régulières, les sérieuses, celles qui font passer du flou au net tout ce qui se trouve à plus d'un mètre à la ronde. Les rabat-joie quoi.

Bien sûr, je l'ai fait à contrecœur, mais j'ai bel et bien voulu retirer mes vacancières. Sauf que ça n'a pas été possible. Certes elles se décollaient de mon nez, mais elles restaient invariablement scotchées à mes oreilles. J'ai d'abord cru à un gag, mais les blagues les plus courtes étant les meilleures et quatre heures étant passées, la situation avait sérieusement perdu de son potentiel comique. Finalement, un peu cartésienne sur les bords, mais pas davantage, je me suis dit qu'à force de lavages, elles finiraient bien par tomber ces lunettes.

C'est donc avec philosophie que j'ai décidé de prendre la chose, et voilà comment je me suis retrouvée au bureau, devant mon ordinateur, incognito...

Bon ok, elle est un peu tordue mon histoire : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié. J'veux retourner en vacances ! ».

Partir Loin (Cristina Segovia)

Partir loin...cela ne veut plus rien dire aujourd'hui, les kilomètres, les océans, les montagnes, au bout du monde les gens restent « connectés » partageant en direct tout ce qu'ils découvrent.

Moi oui, je suis parti loin, il y a trente-sept ans, c'est vieux, mais c'était hier, la France, l'Europe, le « vieux monde » on disait, « el viejo mundo ». Ce qui pèse, ce qui fait mal ce n'est pas la distance c'est le silence, la solitude. J'étais seule et muette. Heureusement il y avait la musique.

Depuis mon plat pays du bord de mer des Caraïbes, je n'avais aucune idée, aucune image de ce que j'allais rencontrer de l'autre côté de la mer. A dix-neuf ans seul l'amour compte, on n'a pas besoin de savoir où on va, ni comment c'est là-bas, je ne me suis posée aucune question de ce genre. Quitter mes parents, mes frères et sœurs, la fac, les amis, je n'ai pas aujourd'hui le souvenir que cela ait été difficile, il faut dire que tout s'est fait très vite et de façon « bizarre », mais tout ça c'est une autre histoire que peut être je raconterai un jour. Partir, les quitter tous, bien sûr nous avons pleuré, mais j'étais heureuse, j'étais amoureuse.

Aujourd'hui c'est une invitation à écrire et cette phrase « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié », au début je n'ai retenu que la première partie avant la virgule de cette phrase, et sans ce « par pitié » j'ai imaginé une histoire d'amour passionné, allons-nous-en loin, vivons notre amour, égoïstement comme tous les amoureux, bref j'ai pensé à moi. Et puis je lis la suite : « par pitié » et l'histoire change, je ne vois plus des amoureux, j'entends une urgence, un désespoir, un danger, et je ne sais plus.

Mais bon, j'ai commencé et je vais continuer.

Voilà un beau jeune homme parti faire V.S.N.A dans les Caraïbes qui rencontre une belle jeune fille, moi donc. Six mois après ils décident (enfin surtout lui), de rentrer en France ensemble, rapide l'affaire !! Même cela a beaucoup changé, l'amour, les décisions en amour, aujourd'hui tout est plus réfléchi et je me dis que ça ne sert à rien puisqu'il y a de plus en plus de divorces, donc toutes ces questions pour rien !

Si moi je ne me posais pas trop de questions sur ce que j'allais découvrir, ici par contre il y avait une grande expectative pour mon arrivé !! Comment elle est cette fille venu de si loin, est-elle indienne avec plume et tout, est-ce qu'elle sait se tenir à table, comment elle s'habille... Pour mieux comprendre il faut que je vous dise que mon beau français était originaire d'un village, petit, petit village, certes il y a un grand lac et quelques touristes pendant l'été, mais c'était un trou ! Un trou gris et froid d'où on ne voyait pas l'horizon et ne pas voir l'horizon a été pour moi une des choses les plus difficiles à vivre, c'était une sensation d'angoisse, l'impression d'être enfermé, perdue.

J'ai parlé de mon « plat pays » et c'est faux, dans mon pays il y a des montagnes plus hautes que les plus hautes d'Europe, mais je ne les avais jamais vues. Moi j'avais la mer, la mer tous les jours face à moi, les embruns le matin pendant que j'attendais le bus, le sable sur la terrasse qu'il fallait balayer tous les jours de décembre à mars, pour moi la vie jusque-là avait été bleue, maintenant elle était grise et verte et je n'aimais pas ça, et le pire sans horizon.

Alors j'étais loin, très loin...et maintenant ma famille me manquait, mes amis, mon soleil, ma chaleur, j'attendais les lettres, facteur est un des premiers mots que j'ai appris, je guettais « mes » lettres, ces enveloppes aujourd'hui disparues, je pense, les enveloppes « avion », avec leurs bords rouges et bleus, puis aller à la poste, une fois par semaine pour téléphoner « chez moi », tout a changé, ici et là-bas tout a changé, je suis française depuis trente-six ans, mais encore et toujours « chez moi » c'est là-bas.

Au commencement (Christelle)

Nous ne savons pas depuis combien de temps nous sommes ici, ni pour combien de temps encore.

Il fait sombre, c'est tiède, c'est étrange, et pourtant nous croyons savoir être à l'abri.

Nous sommes là, dans ce néant d'avant ou d'après l'incertain. Nous sommes cette espèce d'espèce humaine, germe d'être vivant, humanité à venir ...mais quand.

Nous sommes arrivés ensemble et nous sommes rapidement sentis unis, inséparables. J'ai aimé sa présence chaleureuse, ce lien invisible qui nous accrochait l'un à l'autre. C'était avant. Maintenant je ne le supporte plus. Je ne supporte plus sa présence, si absente. Je ne supporte plus cette odeur et ce goût de pourriture.

J'étouffe, je suffoque à l'intérieur rien qu'à l'idée de le savoir là. Il est là, encore et toujours.

Parfois, je panique, je veux qu'on m'arrache de cette matrice morbide. Je hurle « emmenez-moi loin d'ici, par pitié ». On ne m'entend pas. Il ne se passe rien. Le temps s'étire. La panique cède, jusqu'à la prochaine fois. Le temps du néant coule.

Enfin, le temps du néant arrive à son terme, enfin il se passe quelque chose : des secousses, des tremblements. Me voilà subitement comprimé, écrasé, en mouvement, j'avance, je m'engage malgré moi. Le passage est difficile, je suis happé, aveuglé, glacé, envahi de sensations multiples : un son jailli de mes entrailles me libérant un peu plus encore.

C'est brumeux mais je peux les voir, ils sont là, rompu après l'effort comme moi, ils sont satisfaits, comblés, heureux même. Ils croient le travail terminé.

A cet instant je prends la mesure de ce qui arrive, alors qu'eux-mêmes ne le savent pas encore.

Ils sont béats et ne savent pas que l'autre est là dans les tréfonds, baignant dans sa pourriture. Ils ne savent pas encore qu'il faudra aller l'extirper avant qu'il finisse par empoisonner son hôte. Ils ne savent pas qu'il est la fin avant le début.

Le cordon est coupé, j'entame le début de la fin.

Je la vois, pour la première fois, celle qui nous a hébergés. Et je sais d'instinct qu'elle ne comprendra pas, qu'elle ne cherchera pas à comprendre. Elle gardera la douleur et la rancœur comme seuls souvenirs ancrés de ce bonheur furtif. Elle sera nourricière, rien de plus. Je devrais payer ma dette, réparer une erreur que je n'ai pas commise et cela pour l'éternité ; ce ne sera pas suffisant. Je ne peux m'empêcher de penser qu'en d'autres circonstances nous aurions pu nous aimer.

Personne ne se souciera de ce que tout ça aura fait de moi, moi-même je finirai par ne plus y penser.

Au fil du temps...

Je ne saurai plus que la peur et la colère m'habitent en permanence ayant tellement usé d'artifices pour les déguiser en autre chose de plus viril, de plus violent.

Je ne comprendrai pas certains mots qui me seront étrangers, imprononçables, impensables : culpabilité, amour, mère.

Je ne chercherai pas à comprendre ce besoin d'envahir l'espace, de dominer l'autre pour ne pas le perdre sans doute.

Je ne sentirai plus l'absence, le manque, ce vide incommensurable que je chercherai indéfiniment à combler.

J'ignorerai l'odeur et l'ombre de la mort qui me colleront à la peau à chaque instant et m'attireront régulièrement comme le chant des sirènes.

J'occulterai cette question lancinante et sans réponse : qui a eu la meilleure place ?

A l'aube de trouver le néant de l'après, qui est sans doute aussi celui de l'avant, je repenserai tout de même à ce compagnon d'un instant, à ce frère d'armes, à cette copie conforme de moi-même qui aurait pourtant été un autre.

La vie de Nella (Nadine Tessier)

Amsterdam 1685...

Je vais tout vous dire : je m'appelle Nella Brandt, j'ai dix-huit ans et je suis mariée depuis quatre mois au plus riche marchand de la ville, Johannès Brandt, quarante ans. Je devrais être heureuse, avec la vie que je mène, fastueuse, luxueuse, mais tout n'est que malheur et déception. La maison recèle des secrets, j'en suis désormais persuadée. J'ai reçu en cadeau de mariage notre maison en miniature que je peux agrémenter à ma guise, mais il se passe des choses incroyables, quant aux petits objets que j'ai commandés, on dirait que tout n'est qu'anticipation de l'avenir. C'est maléfique !

Tout le monde est étrange dans la maison, qui est à présent mienne : la servante, Cornélia, l'homme à tout faire de mon époux, Otto, un noir qu'il a sauvé de l'esclavage et ma belle-sœur, Marin, une femme rêche, dure et autoritaire, ainsi que Johannès, que je vois si peu, il travaille tout le temps, me parle à peine, me frôle sans me toucher. Je n'ai encore jamais partagé sa couche. Le croiriez-vous ?

Je suis orpheline et ma famille a perdu sa fortune. Jeune fille de province, c'est un miracle que j'aie pu trouver un homme pour m'épouser.

Il y a peu, j'ai appris que mon mari m'a, en fait, pris pour femme pour masquer sa réelle nature, contre nature : il aime les hommes, les jeunes hommes à vrai dire. Je sais à présent qu'il ne me touchera pas. Il a peut-être de la tendresse pour moi, mais pas plus. Mon ventre restera désespérément plat... Johannès risque la prison, la mort pour ses préférences, en ces temps puritains. Je risque de me retrouver veuve et seule ! Que sera ma vie ? Je vis un cauchemar chaque jour !

« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »

Texte librement inspiré du best-seller « MINIATURISTE » de Jessie BURTON

Noces feras-tu ? (Jean-Pierre Blanpain)

Personne ne le savait, même pas Augustin H. son « fiancé ». Fabien Gallay était militant et participait à toutes les manifs « anti-mariage gay ». Il avait signé des pétitions. Avait envoyé des courriers à Christiane Taubira. Même des lettres anonymes au mensuel Têtu.

Mais il ne voulait pas faire de peine à Augustin son compagnon dont il était très amoureux depuis leur première rencontre au lycée. Quand celui-ci a manifesté son désir de se marier, il a dit oui. Quand il a fait les démarches au service d'état civil, quand il a demandé des extraits d'acte de naissance, quand il a pris rendez-vous chez leur médecin pour les attestations médicales, il a dit oui. Ils ont choisi à deux un restaurant et composé le menu. Ils sont allés ensemble chez Mouss, le tailleur branché se faire faire des tenues de fête originales : pour Augustin un costume haut blanc, bas noir, gilet fushia, lui haut noir, pantalon blanc, gilet fenouil. Chez Georgio Fismodi, ils ont acheté des chemises fraise écrasée et des nœuds à damiers.

La veille de la cérémonie chacun de son côté a enterré sa vie de garçon avec ses collègues. Pour lui, que du personnel hospitalier puisqu'il est infirmier anesthésiste au CHU Boris Vian.

A l'aube du grand jour, il s'est administré par voie orale pour en retarder les effets les drogues qu'il avait piqué à la pharmacie du bloc opératoire : des curarisants qui ont paralysé son système respiratoire, un anesthésiant provoquant un coma artificiel tels ceux qui mettent au repos les sujets très choqués.

Augustin l'a trouvé en état de mort apparente devant la télé. Le Samu a constaté le décès et emmené le corps à la morgue. Le lendemain, Martin Brun, agent d'entretien du service, a failli mourir de peur en entendant cogner et hurler dans le tiroir N° 21 : « Au secours, au secours, emmenez-moi loin d'ici par pitié ». Fabien Gallay, le corps en hypothermie, s'était réveillé à moitié fou.

Sans titre (Bianca Bellatini)

Elle choisit l'ascenseur. Solution de facilité. Monter marche par marche, c'était une épreuve trop difficile en cette fin de journée. Devoir lever un pied après l'autre, porter ce sac qui ne lui plaisait plus. Elle baissa les yeux dessus, puis sur ses chaussures. Elle soupira. Rien ne lui plaisait plus. Rien ne lui faisait plus envie.

Elle toisa le voyant clignotant d'arrivée. Pourquoi la faisait-il attendre ? Comme son éditrice qui ne lui donnait plus aucune nouvelle... Pourquoi la vie se faisait-elle désirer ?

Son regard dériva sur sa montre. Puis sur un jeune couple qui entrait dans le hall et vint attendre le même ascenseur. A quand remontait la dernière fois qu'elle avait été aussi proche d'un homme ? La dernière fois qu'elle avait manifesté de l'intérêt pour quelqu'un de nouveau, quelqu'un de désiré ? Elle ne s'en souvenait pas. Et puis de toute manière chercher à se rappeler était fatigant. Elle soupira. Encore. La joie du jeune couple la rendait encore plus maussade qu'elle ne l'était. Et cet ascenseur qui n'arrivait pas.

Un téléphone sonna. La même sonnerie que la sienne. Dans une sorte de flegme, elle le chercha dans sa poche... Le trouva, mais ce n'était pas le sien. Un manque de relation ? Ou un manque d'originalité ? Qu'est-ce qui avait fait qu'elle était passée à côté de ces deux cases essentielles à la vie ? Sans même s'en rendre compte ? Mais la vie se trouvait-elle dans des cases ? Etions-nous obligés d'agir et de penser comme on nous l'enseignait, sous prétexte que « ça valait mieux » ? Elle en doutait. Un court silence s'installa dans le hall. L'ascenseur était arrivé. Il ouvrit ses portes. Elle avança d'un pas. Elles n'étaient pas si mal ces chaussures. Elle se retourna et appuya sur la dernière case de l'ascenseur. Un ultime cube, pour une liberté définitive. Si c'était le prix à payer... Elle s'en pensait capable.

Les portes se refermèrent après que le couple eut appuyé sur leur étage, et commença son ascension.

Trouver ses chaussures pas si mal, lui donna une infime quantité de satisfaction. Si petite qu'elle faillit ne pas s'en apercevoir. Cela lui fit esquisser un pâle sourire, du moins remonter un coin de lèvres. On dépassait une case, et on se sentait mieux. On sortait des tranchées et on se sentait vaillant. On se propulsait en avant et on se sentait puissant.

Elle osa. Elle osa relever la tête. Elle osa se faire un tout petit peu confiance et se sentir sûre d'elle. C'était difficile, et pas sur des fondations solides. Mais la solidité venait avec le temps. Elle était jeune, elle avait devant elle un grand nombre d'année pour créer son être. On devient qui on veut vraiment.

L'ascenseur s'arrêta une première fois, le couple en descendit. Il referma ses portes et reprit sa montée. Elle sentait une sorte d'excitation la gagner... Au fur et à mesure des étages qui défilaient. Les portes s'ouvrirent enfin sur le toit de l'immeuble. Un léger vent pénétra ses cheveux dès que son visage sortit. Elle resserra son écharpe. Il faisait frais. C'était vivifiant.

Elle s'installa sur le tabouret qu'elle laissait là, tous les soirs, et commença à écrire.

« - Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »

Elle parla de son envie de partir, de son envie de goûter aux choses cachées que la vie lui faisait envier. Elle raconta ses rêves et ses peurs. Elle cita ses espoirs et ses déceptions. Elle inscrivit le passé sur papier. Et tourna la page pour parler du futur...

Gina (S.B)

La ville s'est éveillée. Des hommes et des femmes se pressent pour aller travailler quand d'autres se demandent déjà comment ils passeront la nuit suivante.

Aldo ouvre sa porte, il n'a rien à vendre, juste à donner.

Sur le trottoir s'entassent des dizaines de personnes. Eternels voyageurs, ils triment jour et nuit leur paquetage sur le dos. Parmi eux, il y a une nouvelle Gina, elle a suivi une ancienne Mado qui lui a donné cette adresse.

Le café est bon, la confiture délicieuse et Aldo a déposé dans des corbeilles des produits de toilette. Gina prend avec timidité le nécessaire et se dirige vers les douches. Elle laisse couler l'eau sur son corps sale dont elle n'a pas pris soin depuis une semaine, jour où elle a quitté son domicile après une dispute avec son père. L'eau lui apporte un bien-être extraordinaire, une détente profonde et les larmes coulent en pensant à sa maison.

Dans sa tête tourne sans fin la phrase « Emmenez-moi ailleurs par pitié » mais en voyant tous les hommes et femmes dont les visages n'expriment plus aucune volonté, elle se dit qu'elle est la seule à pouvoir se sauver et si elle ne fait rien elle deviendra comme eux.

Dans un sursaut d'orgueil, elle se fait la promesse de retourner chez ses parents mais pour cela il lui faut amasser de l'argent pour prendre le train car sa fierté l'empêche de leur demander de l'aide. Tous les jours Gina met de côté les pièces récoltées aux cours de ses maraudes.

Aujourd'hui c'est le grand jour, elle peut payer son voyage pour retourner chez elle. Elle saute dans le train avec appréhension et pense à l'accueil qui lui sera réservé. Le trajet lui semble long et l'angoisse l'étreint. La voilà arrivée sur le palier, elle appuie sur la sonnette avec crainte. Sa mère lui ouvre la porte. Après un moment d'hésitation, elle la serre dans ses bras, l'embrasse et lui dit :

« Heureuse de te revoir bienvenue chez toi ».

Une nouvelle vie commence pour Gina mais elle n'oubliera pas ses copains d'infortune et surtout Mado et se fait la promesse d'aller la retrouver pour l'aider à son tour.

Sans titre (Clément Boissieux, 10 ans)

"Emmenez-moi loin d'ici par pitié ! "

Ce cri retentit dans toute la jungle. Un petit tigre de 6 mois, Jazz, venait de voir sa mère allongée sur le sol, inanimée. Un homme s'approcha, Jazz apeuré, se cacha dans les fourrés. Il vit l'homme emmener le corps de sa maman dans un vieux camion. Errant seul dans la forêt il avait faim.

Les mois passèrent et le petit Jazz d'autrefois devint un énorme tigre. Il savait chasser le grand ceambar et le petit singe. Il avait même un territoire, mais il y avait souvent des intrus et souvent des batailles. Et c'était tout le temps le même : un tigre blanc. Il était en train de manger quand il apparut devant lui. Cette fois c'en était trop : il se jeta sur lui et le plaqua au sol. Jazz donna des coups de patte à l'intrus blanc. Soudain il comprit pourquoi ce tigre revenait tout le temps : une femelle apparut devant un buisson et contempla la bataille. Soudain une force nouvelle coula dans ses veines, cette fois il allait gagner pour de bon ! Il le laissa se relever et lui sauta dessus d'un bond prodigieux. Celui-ci recula et cria "J'abandonne !" La jolie tigresse s'approcha de Jazz et murmura : "Je m'appelle Kira."

Ils s'aimèrent et eurent pleins d'enfants, qui une fois adultes eurent de grands territoires...l'un d'entre eux s'appelait Joyeux...

Tout peut arriver (Jean Vichier-Guerre)

Paris la Ville lumière, Paris la plus belle ville du monde, voilà un bel hommage que nous nous rendons. Mais, au fait, comment ces compliments se traduisent-ils en serbo-croate en japonais en tadjik et mandarin ? Ceux qui visitent notre capitale pensent-ils comme nous ? Enfin, ils sont déjà venus et ce n'est pas si mal !

Pourquoi ne pas aller voir sur place si les attraits que nous prêtons généreusement à notre capitale sont justifiés ?

Avec un peu de malice je décide de m'intéresser en premier aux environs de la Gare du Nord. Il y a bien des touristes qui arrivent à Paris par cette gare non ? Me voici donc émergeant à la lumière station Barbès-Rochechouart direction la Goutte d'Or. Rien de monumental à admirer. Rapidement mon odorat m'alerte : mais c'est l'Orient ici. D'agréables effluves enchantent mes narines : épices en tout genre et le ras el hanout qui domine cette véritable symphonie. Et quelle activité : là un camion de livraisons bloquant très provisoirement la rue (sans susciter un concert d'avertisseurs) ici un homme à la belle stature proposant à la sauvette quelque produit de contrefaçon et l'inévitable vendeur de cigarettes dont les produits ne sont que de lointains cousins de ceux proposés dans les bureaux de tabac des environs. Enivré par cette animation intense et colorée et après en avoir épuisé les charmes je décide que le lendemain je visiterai un quartier très différent de celui-ci.

Le lendemain donc, aux aurores ou presque - il fait si beau - j'émerge du métro station Arc de Triomphe. Flâner au long d'une avenue ? Autant choisir la plus belle, enfin, la plus large. Me voici Avenue Foch : des arbres magnifiques - centaines bien sûr - dispensent avec bienveillance une ombre qui me rend plus léger. Ici de rares passants et le bruit ambiant n'est que celui des voitures.

Une puissante berline à l'arrêt, perpendiculaire au trottoir me barre partiellement le passage. Je suspends ma marche à dista

nce suffisante : diable nous sommes entre gens bien élevés. Le chauffeur casquette et livrée tient la portière ouverte. Un jeune garçon arrive un peu nonchalamment et s'installe sans précipitation sur le siège arrière.

Quelques bribes de conversation parviennent à mes oreilles : « Ce soir c'est Monsieur votre père qui ira vous rechercher à l'Institution après votre séance d'équitation, il revient vers midi des Emirats où son symposium se termine. »

Pas un mot, pas de réaction de l'enfant à ces propos. Mais le voici qui m'aperçoit, figé et vaguement dissimulé dans l'ombre bienfaisante. Son

regard plonge dans le mien et j'entends très distinctement ces mots :
« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ».

Etonnant, non ? Comme aimait à le dire Pierre Desproges.

Quoique, lui répond Raymond Devos en écho.

Médecin sans frontière (Rosemarie Chazay)

La terre s'est mise à trembler, non je vous le dis on ne pouvait pas tenir debout. C'était comme une sorte de danse dont on n'avait pas les clés. J'ai cru que je revivais un mauvais rêve, j'ai connu ça dans le temps. Non mais cette fois, ce n'était pas une histoire de plaques tectoniques, c'était des bombes qui nous tombaient dessus. J'ai pris un gosse dans mes bras comme si mon corps allait le protéger. Les autres semblaient indécis, ils avaient bien plus l'habitude que moi. Ils savaient que les immeubles ne nous sauveraient pas, mais plutôt le contraire. Alors, on est resté là... Assourdis par le fracas des impacts sur les bâtiments environnants, recroquevillés les uns sur les autres...essayant de deviner si les avions étaient nombreux. Nous n'avons même pas osé lever la tête, nous sommes restés là prostrés... Cela nous a paru durer un siècle... On a eu de la chance de s'en sortir sans une égratigne, à peine poussiéreux... Seulement, je n'oublierai jamais le regard de ces gosses, tout dépenaillés, avec des visages d'ange qui me disait " emmenez-moi loin d'ici par pitié " Je garde un souvenir amer et douloureux de ces jours passés dans cette bande de Gaza. Mon impuissance à sauver le monde, ce monde de l'enfance. Je suis rentrée chez moi avec cette souffrance supplémentaire, j'ai compris que j'allais avoir encore des nuits blanches pour un long moment.

Reste là mon amour... (Pascale Giraud)

Emmenez-moi loin d'ici par pitié
Traînez mes os hors de cette cité
Dépecez là cette peau délabrée
Déshabillez la carcasse blessée
Revêtez corps de parure dorée
Ornez son âme de fleurs et de baisers
Changez l'aurore en jour illuminé

Et me voilà partie en campagne.

L'horizon s'offre à voir et se donne à fouler, les monts t'appellent au loin et cherchent à te parler, les plaines parfumées accompagnent en refrain de syllabes voisines, de silences complices.
Dans l'herbe le grillon chante et l'abeille butine.
Et je flâne et je songe en ce beau soir d'été laissant loin les regrets de ce qui a été.

Un drôle d'été (Bernadette Doyeux)

Je me souviens, tout avait plutôt bien commencé. La douceur de l'air, les senteurs des fleurs, une superbe soirée d'été en perspective s'annonçait. Je me disais qu'après la chaleur torride de la journée, c'était le moment idéal pour une belle balade au clair de lune.

Hélas, d'un seul coup tout bascula. Je ne vis pas la voiture arriver. Je me souviens seulement m'être réveillée sur l'asphalte et me sentir très mal, nauséuse même. J'appelai à l'aide mais personne à l'horizon. Tout en saignant un peu du nez, je me relevai tout doucement. Me déplacer me causait beaucoup de difficultés. Je rejoignis la maison tant bien que mal. Heureusement, je n'en n'étais pas bien loin. Là, ma famille vint à mon aide. Ils se précipitèrent sur moi, inquiets, me palpant de tous côtés. Puis ils m'enfermèrent dans une cage et me conduisirent dans un endroit terrible où toutes sortes d'odeurs me sautèrent à la gorge.

Après, tout devint flou, quelques humains s'affairaient autour de moi, avec de drôles de choses sur le visage.

A mon réveil, ma patte arrière droite se révéla être très douloureuse. Une espèce de chose collante et puante était posée dessus.

Avec mes dents, je tirais sur cette chose gluante, mais quelqu'un arrivait à chaque fois et faisait la grosse voix, m'interdisant d'y toucher.

Depuis, me voilà enfermée dans cette cage et ça n'en finit pas. Lorsque je dors, je rêve que je me roule dans l'herbe fraîche, je saute après les petites sauterelles, je poursuis quelques souris dodues à souhait et avale de l'herbe pour me purger. Mais voilà, ce n'est qu'un rêve !

Ma maîtresse m'a installé une couverture, j'ai à boire, à manger, elle me parle, j'ai beau lui répondre, elle semble ne pas comprendre. Et l'été passe, les fleurs commencent à faner, je suis toujours enfermée.

Alors, je fais appel à vous tous les chats du quartier, vous, mes compagnons de nuit. Venez, je vous en prie.

« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ». MIAOUUUUUUUUUUUUUU...

Face à la mer (Claire Francillon)

Au bord de la plage, les enfants s'amuse, les parents se reposent, et l'écume de l'océan se dépose sur le sable. Assise sous le soleil, je regarde ces petits oiseaux blancs qui survolent les vagues, à la recherche d'un quelque chose à se mettre dans le bec. Les bateaux voguent au loin alors qu'un banc de sable se dessine à l'horizon. Nous sommes au pied de la dune du Pilat ; moi, ma sœur, et mes parents qui dorment à l'ombre d'un arbuste. Cet après-midi, c'est l'ascension. Les uns derrière les autres, les pieds l'un derrière l'autre, sur le sable chaud et doré, nous montons. Nous gravissons la dune comme l'on gravit une montagne; et nous croisons de çà de là, quelques parapentes cherchant à prendre leur envol au-dessus du sable fin. Alors que la pente derrière nous s'agrandit et que nous commençons à entrevoir le sommet, je me fais distancer par mes trois compagnons et tente tant bien que mal, de les garder en vue dans cette mer de sable. Le paysage qui m'entoure est magnifique et le vent qui souffle balaie l'ardeur du soleil. Mais les jambes se font lourdes et la fatigue apparaît peu à peu. Je me surprends à penser à la descente du retour lorsque je m'aperçois que le sommet n'en est pas un et que trois collines de sable me font face. A bout de souffle et alors que tous sont loin, je crie à qui veut bien m'entendre :

« - Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! »

Lectures Prémonitoires (Véronique Rolland)

C'était un jeudi de fin d'hiver. Les minutes s'égrenaient douloureusement sur sa jolie montre-bracelet. Pas une âme ne s'était présentée dans la petite bibliothèque communale perchée sous les toits de l'hôtel de ville. Personne n'avait ouvert l'antique porte cochère et gravi le vieil escalier de pierre pour emprunter un livre. Au loin, on entendait le grondement sourd du tonnerre. L'air chargé d'électricité faisait vibrer la porte vitrée qui séparait la petite pièce et le corridor. Assise derrière son bureau, Evelyne déplorait l'absence de sa collègue. Une permanence seule, un jeudi pluvieux, dans ce local exigu, n'avait rien d'enthousiasmant. Pour s'occuper, elle entreprit un catalogage minutieux des nouveautés achetées quelques jours plus tôt. Mais le cœur n'y était pas. La journée s'acharnait à ne pas s'achever : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! » pensa-t-elle tout haut.

Soudain, un bruit de pas raisonna dans l'antichambre. Une ombre apparut derrière la vitre et dans un courant d'air humide, la porte s'ouvrit violemment. Les néons de la petite bibliothèque vacillèrent un instant quand la silhouette maigre de l'homme s'encadra dans l'ouverture. L'éclair illumina son visage à la peau tannée par le soleil et Evelyne sursauta en croisant ses yeux vifs couleur acier.

« Ravi de trouver quelqu'un ici ce soir ! » fit l'inconnu d'une voix rauque et monocorde.

« On m'a donné cela pour vous ! »

Sans précaution et d'un geste leste, il déposa sur le bureau un sac de cuir débordant de livres.

Reprenant ses esprits, Evelyne contempla le tas de vieux manuscrits que la sacoche avait vomi. Une odeur viciée s'en échappait. Les livres ressemblaient à de vieilles reliques restées trop longtemps dans un grenier. Par crainte de vexer l'homme au teint buriné, elle n'en fit cas.

« C'est un don pour notre bibliothèque, je suppose ? »

L'inconnu acquiesça. Evelyne, rassembla son butin nauséabond du bout des doigts, se leva et s'empressa de s'en libérer dans le couloir qui menait à la réserve.

« Merci ! » cria-t-elle depuis son abri précaire.

« Peut-être souhaitez-vous récupérer votre sac ? »

À peine eut-elle terminé sa phrase qu'elle entendit la porte du bas claquer. La silhouette gracile s'était évaporée dans un courant d'air. Le tonnerre

rugit de nouveau. Le cœur battant, Evelyne contempla l'encombrant colis avec appréhension. Ce type étrange lui donnait des sueurs froides. D'où sortait-il avec ses bouquins d'un autre âge ? Elle était certaine de ne jamais l'avoir croisé dans le village. À l'endroit où l'inconnu s'était tenu, une flaque boueuse s'étalait lentement. Des traces de pas en émergeaient : elles étaient démesurées. Evelyne les suivit un instant sur le palier, puis les vit disparaître dans les escaliers de pierre. Pourquoi diable était-il parti aussi précipitamment ?

« À vrai dire, je ne tiens pas à le savoir ! » se rassura-t-elle à haute voix.

Un nouvel éclair illumina le couloir et la sacoche.

« Quoi qu'il en soit, je refuse de garder plus longtemps les résidus de publications dont il s'est débarrassé dans ma bibliothèque ! »

Elle saisit violemment la corbeille sous le bureau et en arracha le sac de plastique noir. Il était bien trop petit pour englober entièrement la répugnante besace ! Contrainte de la vider, elle entreprit son dessein d'un geste presté. Le contenu puant envahit rapidement le sac poubelle. Les pages de certains ouvrages étaient à un stade avancé de putréfaction. Comment une personne sensée pouvait-elle oser faire une pareille donation ? Malgré son dégoût elle ne capitulerait pas ! Quand tout à coup, au milieu des manuscrits endommagés, une plaque glacée résista sous la pression de sa main. À la lueur tremblante de l'ampoule qui pendait du plafond, elle mit à jour un livre ancien dont la couverture métallique lui renvoya son image.

L'ouvrage curieux se présentait sous un format inhabituel : un bloc carré d'une trentaine de centimètres dont la sacoche flapie eut du mal à accoucher. Sa reliure étincelante contrastait singulièrement avec les restes immondes des autres manuscrits. Les doigts d'Evelyne sillonnèrent avec respect la surface impeccablement polie avant de se perdre dans les empreintes des fines arabesques gravées dans le métal. La tranche au liseré d'argent exhibait une bonne épaisseur à l'investigation avide de ses mains. Irrésistiblement, elle ressentit la nécessité de découvrir cette œuvre étrange qui s'offrait à elle. Les fins feuillets en vélin dévoilèrent une page de garde garnie de précieuses enluminures. Le titre, tracé à l'encre de chine par un calligraphe expérimenté, tenait en un mot : « Prémonitions ».

Un éclair plus violent que les autres illumina un instant le regard ébahi d'Evelyne et dans un ultime coup de tonnerre, la nuit engloutit la petite bibliothèque.

Il aurait sans doute fallu... Jocelyne Vallier

Il aurait sans doute fallu faire un détour pour éviter de se retrouver là, à ce moment-là. Mais l'urgence, le manque de temps, l'absence de réflexion en avaient décidé autrement. Et il se retrouvait assailli par mille et une questions qui ne pouvaient trouver le moindre début de réponse. L'affolement le gagnait et une musique lancinante s'incrustait dans son cerveau et obsédait ses oreilles : Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié. Sur ce rythme ternaire, il avançait malgré tout et les mains en avant, il tentait de dominer sa peur et l'absence de repères. Rien ne se manifestait, absolument rien. Il était dans un vide concret, pesant, incroyable.

Que s'était-il donc passé ? Il n'avait eu aucun sentiment précurseur, aucune alerte. Pourtant, le vide l'avait absorbé et déposé sur un sol de terre meuble qu'il parcourait en tous sens depuis une éternité lui semblait-il. Bien sûr, sa vie lui paraissait pesante certains soirs mais de là à s'éjecter de l'univers comme cela, il n'y avait pas pensé. Il n'aurait pas pu l'espérer.

Désormais tout autour de lui n'était que vide. Aucun bruit, aucun souffle, aucune voix, aucune présence à part ce refrain lancinant et agaçant au possible, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié.

Soudain, l'idée de la mort le traversa. Voilà, c'était certain, il était mort comme d'autres avant lui parce qu'il avait franchi la limite. Il avait toujours eu des problèmes avec l'autorité. Il ne supportait pas qu'on puisse le priver de sa liberté d'action et de penser qu'il avait gagnée, conquise même avec l'âge. Alors, c'est donc cela la vraie liberté ! L'absence, le manque de tout, le manque de tous, la mort. Il n'osait pas se résoudre à cette explication simpliste.

Enfin, épuisé il s'assit sur cette terre désolée et se mit à pétrir un peu de terre entre ses mains. Une forme inattendue naquit de ce pétrissage agacé, violent, rageur ; une toupie. Ayant reconnu, au toucher, l'objet qu'il venait de créer, il s'amusa à la faire tourner sur le sol. Elle fonctionnait très bien. Si bien même qu'elle se mit à creuser, déblayer, retourner le sol qui s'éparpillait en mille copeaux divers. Ils lui fouettaient le visage et le corps et l'obligeaient à tenter de se protéger en se recroquevillant et en s'emprisonnant de ses bras et de ses mains.

Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, Emmenez-moi loin d'ici, par pitié constituait vraiment la seule pensée à laquelle il pouvait se raccrocher avant que tout cesse absolument.

- Merci Monsieur Reeves, vous avez vraiment été à la hauteur ! Merci d'avoir participé avec courage à cette expérience inédite de réalité virtuelle dans le vide quasi absolu. Nous vous recontacterons.

La marche (Florence)

Le sentier est sombre, feuillu et grillagé.
Il monte et descend par saccades, n'est jamais plat.
Parfois un rayon de lune transperce le feuillage, ou est-ce le soleil ?
Mais il ne dure pas.
La sensation d'oppression domine.

Le marcheur sait qu'il doit avancer, poursuivre son chemin, ne pas s'arrêter.
Ne pas abandonner, simplement.
Ses souvenirs, bons et mauvais, le poursuivent, le guettent et l'assaillent.
Ils ne le lâchent pas.
Il a conscience de tout ce qu'il a perdu, ses larmes coulent.

Le dénivelé s'accroît encore, la pente est de plus en plus rude.
Les cailloux crissent et dévalent sous ses pas.
Il manque de tomber à plusieurs reprises.
Un souffle d'air frais le frôle parfois, un frisson parcourt alors sa peau.
Bref instant de répit.

Il veut trouver la lumière, sa volonté persiste malgré les moments de faiblesse.
Il ne sait pas combien de temps encore il devra marcher sous cette voûte obscure.
Il invoque le soutien de ses proches : « *Emmenez-moi loin d'ici, par pitié !* »

L'horizon s'ouvrira à lui.
Alors il sera heureux.

Tristesse (Ana Rebisz)

Blanche vit seule depuis déjà pas mal de temps. Elle est assise dans sa cuisine, sur une petite chaise en bois, à côté de la cheminée. La radio lui tient compagnie. Elle trie des légumes. Le couteau neuf qu'elle a acheté hier à l'épicerie à côté de chez elle, lui donne entière satisfaction. Très aiguisé, il lui facilite le travail. Blanche ne va plus au supermarché du coin de peur d'y croiser la maîtresse de son mari. Depuis qu'elle est séparée de lui, Blanche ne se met plus à son balcon craignant d'avoir encore trop envie d'en tomber. Elle ne va plus au cinéma, ne regarde plus la télévision, ses yeux sont fatigués, usés par trop de larmes.

Ses enfants ne viennent jamais la voir. Elle ne lit plus le journal redoutant d'y trouver son fils aîné impliqué dans un fait-divers, ne va plus se promener autour du lac, craignant d'y voir son autre fils vendre des substances faussement douces... Et sa fille est si loin...

Blanche ne se rend plus non plus dans son village natal, trop de personnes qu'elle aimait y sont enterrées. Elle ne va plus se promener du tout, son chien vient de mourir... Sa tristesse est immense, certes pas aussi intense que lorsqu'elle a perdu cet enfant qu'elle attendait, il y a très longtemps, mais son chien comptait tellement... En pensant à tout cela, le cœur de Blanche se serre, sa vue se trouble, ses mains deviennent moites... son couteau effilé dérape... son poignet gauche devient chaud... Blanche se sent fatiguée, vidée, elle glisse doucement de sa petite chaise, elle se sent engourdie. Une petite marre de sang s'étale sur le sol...

A la radio, un morceau de country se fait entendre. Cette chanteuse que sa fille adore, chante « Breath »... ça signifie « Respire ». Blanche pense à sa fille, elle vit aux Etats-Unis, à Los Angeles, elle est attachée de presse, elle a bien réussi... Blanche a envie de la revoir, alors malgré son épuisement, elle sort son téléphone portable de son tablier, compose le 15 et murmure : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, emmenez-moi loin de toute cette tristesse... Vite, envoyez les pompiers... ».

Georges (Annick Magar)

2 heures du matin, novembre glacé. Mis à la porte du café, Le Colosse, titubant, essaye de rejoindre son taudis. A la hauteur des anciens ateliers, une silhouette l'attend. C'est une femme : jeune, belle, silencieuse. Il approche. Très jeune, extrêmement belle, si silencieuse, alanguie, immobile, presque nue. Il l'effleure. Elle est douce et tiède, elle respire à peine. Il parle.

«Ils vous ont couchée ici !? Au milieu de ce silence, de cette poussière, de ce froid !?... dérisoire, sur ce trottoir, dans cette ville, cette vie que je connais trop. Allez-vous rester ici, en plein nulle part !?

Je veux m'enfuir : votre peau nue dorée : je n'ai plus vu, senti, touché, imaginé ça depuis, depuis... Vos tatouages sur vos seins : deux anges magnifiques, pas gardiens... Vos lèvres entrouvertes : vides, désespérées sur un cri muet. Votre chevelure nuit noire, dense, immense : souillée, emmêlée. Et puis... votre blessure : sauvage, profonde, précise. Signée.

Je veux m'enfuir et je m'assois, ici, sur le ciment sanglant, auprès de vous. Paisiblement. A vous vouvoyer. Depuis quand ne suis-je plus que « tu » ? Voyez-vous : je péris biens, corps et âme toujours plus. Je bois, peste, rote, pète, chie, pisse, bande, vomis dans mon costume en lambeaux !!!! Oh, pardonnez-moi, mais savez-vous que le tu tue ? Alors que le vous vit ... velouté, vigoureux, voyant! Souvenez-vous.

Je ne vous plains pas : avec votre peau lacérée si douce, votre parfum plus léger que celui du sang, vos poignets ficelés si fins, votre tête sur mes jambes « une étoile sur un Colosse », Colosse pas rasé, déglingué, émiétté, malmené, usé, puant, pouilleux, renié mais Colosse. Vous m'avez forcément vu ici... autrefois ... Vous aurais-je... ? Férocement ...chez... ? Inévitablement ... Ma veste sur vos épaules « une étoile de diva », reposez-vous, vous ne craignez plus rien à mes côtés. Au diable ces jeux, jouissances ; vous êtes en sécurité, ici, avec moi. Regardez-moi. Coucherie, cupidité, cocaïne, conspiration, congrès collet-monté ...Plus rien, je ne suis plus courtisan, je ne suis plus de leur caste, je ne suis plus...Croyez-moi. Regardez-moi. Je suis cuit et couché tout contre vous... comme avant...

Ils sont allés trop loin, ils connaîtront le plus profond que le fond, l'abandon, d'autres maniaques-tortionnaires, d'autres pervers, les cafards, les idées noires, les nuits au néon, les délires durs, les barreaux d'acier, pas de parler, le mitard ...Leur tour viendra. Peut-être ou peut-être pas ...

Et vous !?

C'est sûr, vous n'emportez rien, divine. Vous passez la frontière, légère; avec cet éclat dans vos yeux, riant de lumière noire !

Emmenez-moi loin d'ici, par pitié. On ira loin, tous les deux, sans eux ! ».

6 heures du matin, novembre glacé. Georges de Findiel dit « Le Colosse » est retrouvé mort de froid, de faim, de fatigue, de faconde... devant son taudis, à la hauteur de ses anciens ateliers, enlacé à une femme toujours jeune et belle. Couchés au milieu du sang, de la poussière, de nulle part, en silence.

Sur les hauteurs de la ville, au domicile du sénateur, sous les spots colorés et la musique déchaînée, le commissaire et ses meilleurs amis se félicitent de ce silence bienfaisant; et portent un toast, assis auprès de femmes jeunes belles légères alanguies presque nues qui ne se plaignent pas et respirent encore.

Humour noir (Jean-François Guillemard)

Rugby. Rencontre Grenoble - Bourgoin. Score à la mi-temps : 0 - 0.

A Lesdiguières, à la mi-temps. "Il faut trouver l'ouverture", lançait le deuxième ligne longiligne des brûleurs de loups au demi de mêlée qui la fermait, devant le demi d'ouverture qui ne voulait pas s'en mêler. On était début septembre, ce dernier rêvait d'ouverture de la chasse.

Le numéro 13, qui n'était pas superstitieux, un ancien marin de Loudun, s'était mis sur son 31, avec piercings à outrance, ce qui ne lui avait pas porté chance, par la suite, il devait récolter 31 points de suture. Il s'écriait "Emmenez-moi loin d'ici". A l'arrivée des brancardiers, et sous la bronca du public, qui le voyait se donner en public alors qui lui, attendait des gladiateurs talentueux. Ainsi, notre numéro 13, dans un mauvais jour, n'avait jamais trouvé sa cible. Il disait : Emmenez-moi loin d'ici, par pitié, mais pas à Voiron, pas à l'hôpital Michalon, où il n'y a que des ... Mais la pitié, ce soir-là, ne se trouvait pas sous les perches de Lesdiguières. Direction Michalon !

Côté Bourgoin, l'arrière, morose, le regard au ras de la pelouse, méditait sur le chiffre de son compte caisse d'épargne qui avoisinait le score du match de rugby en cours; il songeait à ses arriérés et ses pénalités. De plus, il n'avait toujours pas pu marquer son premier essai de l'année, ce qui aurait transformé son moral.

A l'écart des débats, mieux vaudrait dire de la mêlée, le talonneur, impassible, fumait sa clope. A sa gauche, inerte, le pilier droit, rêvait de bistrot, il n'avait rien compris et d'ailleurs, la faim le talonnait. En retrait, le trois-quarts aile, descendait un quart de gnôle, tout en se massant sa jambe enflée, suite à un placage sévère. Maussade, il ne se remettait pas du départ de sa femme qui l'avait plaqué. Elle s'était volatilisée, flanquée d'un plaquiste de 19 ans, sans envergure.

L'arbitre, lui, n'en revenait pas de diriger un match aussi désolant. Ça lui avait coupé le sifflet. Il voulait sanctionner, mais insouciant, il avait oublié ses cartons dans ses cartons. Il faisait grise mine, même en regardant ces joueurs, pour la plupart juvéniles, qu'il avait en permanence sous les yeux. Le directeur du jeu, autrefois, avait été mineur de fond et, à l'occasion, pour se changer les idées, il traquait les mineurs de surface... Il se disait : Bah, après tout, on ne juge pas les gens sur la mine !

Le troisième ligne, béat, entrevoyait l'arrivée prochaine d'une quatrième ligne de rail de coke.

Ecarlate, le numéro 11, habituellement grand séducteur et grand botteur, il chaussait du 45, n'avait pas fait de touches, ce jour-là, et se retrouvait systématiquement renvoyé dans ses 22. Mais pas dans ceux d'Asnières.

Les ailiers étaient en jambes, mais à un tel point que la peur leur donnait des ailes.

Le capitaine grenoblois, l'intello du peloton, qui avait fait des études, aura le mot de la fin " Emmenez-moi loin d'ici, avec tout le troupeau". "Mieux vaut faire envie que pitié".

Au coup de sifflet final, bilan, 7 blessés, 5 suspendus. Score final : 0 - 0
Vive le XV.

Fin et moralité : Celle-là mériterait un carton rouge !

Les présents de la vie (Pauline Boissieux, 13 ans)

Emmenez-moi loin d'ici, par pitié !
Je veux parcourir le monde,
Voir les sapins se courber sous le vent,
Les herbes folles sur le sentier,
La neige blanche et ses cristaux d'argent !
Je voudrais toucher l'écorce lisse des bouleaux,
Le court pelage des bisons, celui du tigre blanc,
Les bambous, les roseaux et la terre mouillée,
En respirer toutes les senteurs !
Je voudrais tant entendre l'océan,
Contempler ses rouleaux mélancoliques,
Remonter le torrent impétueux,
Escalader la cascade, boire de son eau,
Et sentir le vent sur mon corps!
Je veux frémir au hurlement du loup,
Galoper à bride abattue dans la forêt,
Apercevoir le pelage roux d'un renard,
Tenter d'observer un lièvre sur le lac gelé,
Repérer un nid entre les branches d'un chêne,
M'émouvoir devant des petits dauphins,
Et lever la tête vers les hirondelles!
Le monde nous réserve tellement de surprises
Autant dans le ciel que sur la terre!
Ces petits présents de la vie,
Je veux les découvrir tous !
Mais surtout, je veux partir d'ici.
Quitter cette ville grise et terne
Remplie d'ennui, de nuages et de brouillard !

Il est trop tard (Violette Chabi)

Dis, ça fait combien de temps que tu es dans le noir ? Des jours, des mois, des années ? Tu ne sais plus. Les printemps ont fleuri sans toi. Les oiseaux se sont tus. Tu as oublié le parfum des roses.

Des odeurs de moisi saturent tes narines. L'eau qui suinte à travers les murs lézardés a fragilisé tes os. Des voix sourdes résonnent dans ta tête. Des portes qui grincent, des hommes dans le noir, des mots que tu ne comprends pas, ton cœur qui cogne dans ta maigre poitrine.

L'espoir s'en est allé. Il n'est pas de plus grand malheur que celui de n'attendre rien !

Tout est noir comme les murs de cette cave sinistre. Tu entends la mort qui vient. Dans un souffle, comme une prière, tu murmures : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »

Mais il est trop tard. La lourde porte s'est ouverte sur l'éternité.

Crash (Isabelle F)

Elle était partie de bon matin, marcher avec Sam, son cocker golden, au pied de la Vouise. L'air était frais mais le ciel promettait une belle journée. Elle savourait la tranquillité des lieux et le plaisir de se retrouver seule avec elle-même après de (trop) nombreuses semaines chargées professionnellement et de (trop) nombreux week-ends occupés par diverses sollicitations (repas de famille, anniversaires de copains...).

Son esprit pouvait enfin se poser et penser à ses envies, ses projets ou plutôt à LEURS envies, LEURS projets, à Kevin et à elle. Kevin, son mari depuis plus de vingt-cinq ans, avec lequel tout se passait aussi bien qu'au début de leur union : une entente, une complicité qui rendaient jalouses ses copines.

Seule ombre au tableau : le travail de Kevin, envahissant et « séparateur » de couple. Kevin devait en effet partir loin et longtemps, souvent en Asie, pour la mise en route de systèmes perfectionnés de sécurité pour les aciéries. Enfin, c'était sa dernière mission à l'étranger avant sa mutation à un poste moins contraignant du point de vue déplacement, et ils avaient déjà prévu quelques petites virées sympathiques en week-end pour fêter ce changement.

Le téléphone sonna de façon incongrue au milieu de la nature qui s'éveillait en douceur.

- Allo ! Bonjour, M. Deluc du Ministère de l'Intérieur. Vous êtes bien Mme Petit ?
- Oui, en effet, répondit-elle la voix tremblante.
- Votre mari, en mission en Chine, a-t-il pris le vol Pékin – Handan ?
- Oui, je crois bien, même si je n'ai pas en tête tout son itinéraire. Mais enfin, que se passe-t-il ? demanda-t-elle avec impatience.
- Voilà Madame. L'avion qui effectuait la liaison s'est écrasé il y a 5 heures, en pleine campagne. Les secours sont sur place mais nous ignorons encore s'il y a des survivants.
- Ah mon Dieu ! Pas ça, pas ça ! se mit-elle à gémir.
- Ne perdez pas espoir. Nous vous tiendrons informée dès que possible. Soyez courageuse Mme Petit et à bientôt.

Le téléphone lui glissa des mains et elle tomba à terre, à genoux sur les feuilles mortes de châtaigniers, l'air hagard. Paralysée par la nouvelle, elle détesta sa solitude, aussi intensément qu'elle la savourait cinq minutes plus tôt. Sam, sentant sa détresse, s'empressa de se coller à elle et de lui lécher les mains et le visage.

Elle essaya de mobiliser son énergie pour s'extraire de la réalité, comme elle l'avait si souvent appris en sophrologie, et implora neurones et synapses : « emmenez-moi loin d'ici, par pitié ».

Elle ne souhaitait qu'une chose : fuir le présent jusqu'au prochain appel de M. Deluc qui déciderait de sa vie à venir...

Jusque-là, ça va ! (Bernard Lagarrigue)

Jusque-là, ça va ! Margaux utilisait peu cette phrase il y a quelques années voire pas du tout, mais maintenant elle était surprise de se l'entendre dire assez souvent, carrément tous les matins d'ailleurs et aussi bien dans sa tête qu'à voix haute, très haute même parfois, à la limite du cri.

Cela se produisait souvent de bonne heure, au moment où sa main droite appuyait sur le démarreur de la voiture, avec toute sa tribu autour d'elle. 8h15 au tableau de bord et un coup d'œil dans le rétro pour voir ses quatre mouflets sur la banquette arrière, la petite dernière dans son siège auto et les trois autres sanglés mais déjà en train de se chamailler dans un volume sonore conséquent. Un léger changement d'angle de vue lui permettait quelques secondes d'apercevoir son propre visage : yeux cernés, traits tirés, peau terne, cheveux sans volume, le constat de jour en jour s'aggravait et une petite voix intérieure lui disait : « tu ne vas pas tenir le coup ma vieille » Rien d'étonnant car cette nuit encore avait été bien agitée, avec la gastro d'un des garçons. Appel, pleurs, maman, wc, trop tard, salle de bains, serpillière, changement de pyjama, changement de draps et bien sûr la petite qui se réveille et ne veut plus dormir. Margaux avait craqué et l'avait prise dans son lit, de toutes façons leur père était une fois de plus en déplacement à l'autre bout de la planète.

Jusque-là, ça va ! Les 4 avaient rejoint leur établissement respectif dans les temps et sans aucun oubli de doudou, goûters, tenue de sport et cahiers signés. Un exploit quotidien. Deux stop glissés et un feu orange bien mûr plus loin, Margaux jetait sa voiture sur le parking de sa société, s'engouffrait dans l'ascenseur et déboulait dans la salle de réunion le tailleur pas encore tout à fait en place. Son chef de département se pencha vers elle : « Tu as fini ton rapport sur la sous-traitance hier soir ? » Ses lèvres ne bougèrent point mais son regard répondit à leur place « C'est ça, j'avais que ça à foutre, connard ! »

Elle se tint à carreau tout le début, le manque de sommeil l'aidant bien, puis sa nature reprit le dessus. Elle prit la parole, argumenta, démontra, tint tête, prouva, proposa des solutions, impressionna et énerva tout à la fois le big boss. A la fin il voulut la recadrer mais il était 16h15. Débrief express au pied de l'immeuble, un café, trois clopes pour couper l'appétit car bien sûr elle n'avait pas eu le temps de déjeuner, un chewing-gum pour l'haleine et c'est le sprint retour. La petite à la crèche ce sera hanche gauche, sa sœur à la maternelle main droite et le trio fonce vers la primaire pour récupérer les deux gars. Il y a toujours au moins un des deux qui s'est battu pour défendre les plus faibles. « Mais pourquoi les ai-je éduqués avec un tel sens de la justice ! » était l'une des questions récurrentes de Margaux.

17h00 maison. Ouf ! « D'abord on goûte et ensuite les deux grands aux devoirs ! » Elle n'y croyait même plus à sa phrase Margaux, les épaules tombantes et le souffle court. Les quatre petits lions laissaient éclater leur joie de retrouver la maison et l'énergie contenue toute la journée se libérait bruyamment. Et il n'était que 17h00 ! Il lui restait encore une machine à faire tourner une autre à repasser, le repas à préparer et puis zut elle avait encore oublié d'acheter des couches pour la petite. « Je sors jusqu'à la boîte aux lettres » lança-t-elle sans vraiment attendre de réponse.

Dix mètres de dalles disjointes séparaient la porte d'entrée de la boîte aux lettres. Un de ces putains de talons aiguilles qu'elle était obligée de porter plongea dans un interstice. Elle bascula en arrière et ses jolies fesses amortirent un petit peu le choc mais pas assez. Dans l'élan sa tête heurta l'une des dalles. Ce fut le trou noir. Le son ne revint pas de suite, la lumière fut plus prompte. Margaux voyait un joli pompier accourir vers elle au ralenti, comme dans un film romantique qui fait pleurer les filles.

Encore en tenue d'été, son polo manches courtes laissait voir de superbes bras musclés et dessinait ses pectoraux impeccables. Il avait un sourire magnifique et lui disait des choses rassurantes qu'elle n'entendait pas. Malgré tous ses efforts, elle ne pouvait pas bouger ses lèvres. Elle aurait juste aimé lui dire : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié. »

Un amour bleu (Isabelle Godel)

Mon amour de la mer et des voiliers est né cette année-là en 1991. Quand d'autres perdaient tout, y compris la vie....

Mille pardons, le rapprochement peut choquer mais c'est une coïncidence chronologique voilà tout...

Cette année 91, en août, je devais participer à une colonie de vacances en Yougoslavie; voiles et voiliers faisaient partie du programme. Et puis quelques mois auparavant l'enfer éclata.

La colonie annulée....

Je me retrouve pour remplacer cette colo à faire le convoi du bateau de Turquie jusqu'en Corse ; 15 jours en pleine mer alors que je n'y connaissais rien...

Mais quel bonheur!! C'était le commencement d'un amour qui durera à jamais je le sens.

Depuis le début de cet été je dévore tout sur les mers et les océans, traversées historiques ou pas, l'expédition du Kon-Tiki à la course en solitaire de 1964 d'Eric Tabarly, les hommes, les femmes de mer; tout je vous dis...

Alors quand je suis coincée dans mon corps comme en ce moment, comme parfois, à me déplacer avec tant de mal, et bien oui ; emmenez-moi loin d'ici par pitié !!

Je navigue avec eux, ou à leur place, sur leur trace dans mes rêves intimes.

Laissez-moi cette échappatoire de pouvoir rêver, imaginer, oublier pour quelques heures mon univers.

La Maison Blanche (Mélanie Moulin, 16 ans)

Les talons de Lina claquent dans le couloir carrelé de blanc. Tic, tac, tic, tac, tic, tac... Elle traverse les pièces avec indifférence, se dirige vers la sortie.

Pouf, pif, pouf, pif... Un autre son, plus sourd, vient se joindre à celui de ses escarpins beiges.

D'abord indifférente, elle continue sa route. Puis les pas derrière elle se font plus rapides, presque saccadés.

-Eh ! souffle une voix éraillée.

Lina pousse un soupir imperceptible mais ne se retourne pas.

-Eh !! insiste la voix derrière elle.

Les pas de la jeune femme hésitent. Non, pas cette fois. Elle ne fera pas volte-face. Le bruit de ses talons prend un rythme plus soutenu, les aiguilles défiant les interstices du carrelage qui aimeraient les faire tomber.

- Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! crie la voix, désormais plus éloignée.

Une odeur désagréable flotte dans l'air. Elle passe devant une porte, toujours poursuivie par le bruit étouffé des pas. Les murs blancs, le carrelage immaculé, les portes dépourvues de couleurs... Elle a envie de s'enfuir hors de ce labyrinthe.

-Laisse-moi partir avec toi !

Clic, clac. Clac. Le second escarpin rejoint le premier, comme pour défier quiconque de s'attaquer à leur duo perché. Les joints usés, intimidés, ne relèvent pas la provocation.

Lina ne bouge plus, tétanisée par la voix qui appelle derrière elle.

-Lina ! tu vois même si je crie, personne ne vient ! Ils se fichent de nous, emmène-moi ! continue-t-elle.

Les pas se rapprochent. Les escarpins se consultent, tentent une fuite sur la gauche puis s'arrêtent net. La voix est proche, très proche. Ce n'est plus un cri, plus un souffle, juste un mot murmuré, au creux d'une oreille qu'il remplit de larmes.

-Ma fille...

Les yeux de Lina brillent et elle triture nerveusement une mèche de ses cheveux bruns. Puis la jeune femme se retourne d'un bloc, fait face.

-Pardon, pardon, je suis désolée ! murmure-t-elle à son tour dans l'oreille de son interlocutrice. Cet endroit est horrible, je t'emmène ailleurs, on trouvera un autre endroit, promis... Autre chose que tout ce froid et cette indifférence.

Sa mère sourit et les rides se creusent aux coins de ses yeux verts, où brillent des étincelles de joie. Les yeux de Lina en sont l'exact reflet.

Les escarpins reprennent leur marche. Mais plus rien ne semble leur faire peur, ni les fentes du carrelage, ni les bosses sur le parking de la maison de retraite : une paire de pantoufles bleues leur ouvre le chemin.

La vérité (Joris Lefèvre, 5^e collège La Garenne)

Décembre 1989

Dans l'usine de Mars, des esclaves s'épuisaient à extraire la roche des profondeurs. Après, des extra-terrestres aspiraient deux litres de sang par humain pour le faire bouillir dans un immense chaudron. Après avoir fait des sacrifices, ils mettaient le corps dans le chaudron et puis renversaient le tout dans un trou sans fond.

C'est sur cette planète, qu'un enfant criait : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ». Un adulte qui n'était pas très loin l'entendit, et se porta à son secours. Il s'appelait Cameroon. Il avait 38 ans et se demandait qui était cet enfant. Alors qu'il s'approchait de lui, celui-ci partit en courant. Cameroon lui courut après. L'enfant lui échappa. Personne ne connaissait son âge, son nom, son prénom et ses origines.

Cameroon retourna à l'usine. Il vit son portrait affiché à la porte. C'était une fiche de recherche. Dessus c'était écrit « Recherché pour avoir déserté l'usine », « 1000 extras pour sa capture ». Du coup, il partit en courant poursuivi par des gardes. Il savait que s'il se faisait prendre, il mourrait. Quelques minutes plus tard, il tomba dans une crevasse. Celle où habitait l'enfant. Il s'évanouit et tomba sur l'enfant.

Les gardes arrivèrent et emprisonnèrent l'enfant et l'adulte. Lorsqu'ils voulurent les tuer, Cameroon protégea l'enfant. Les gardes les emmenèrent devant le roi. Après les avoir examinés, le roi Victor fit tuer ses gardes, car l'enfant était son fils. Il s'appelait Georges, il avait 10 ans et avait comme mère une terrienne du nom d'Axelle. Il avait déserté le palais du roi à 8 ans.

Ici (Anonyme)

« Emmenez-moi loin d'ici par pitié » c'est ce qu'elle leur a demandé. Pourquoi leur avoir parlé de cette saleté de pitié, de cette chose qui n'existe pas pour moi et c'est tant mieux car c'est comme cela qu'on habille proprement le rejet.

Quand ils sont arrivés ils ont fait ce qu'il fallait, bien proprement eux aussi, en obéissant à sa supplique. L'odeur était suffocante mais ça ne semblait pas les atteindre.

C'est alors que j'ai mesuré l'importance de la méthode, l'efficacité d'être discipliné dans tout ce que l'on fait. C'est quelque chose qui m'a toujours manqué et je le regrette sincèrement.

Julia aussi doit le regretter à présent. Où est-elle ?

J'aurais tant voulu qu'elle me le demande, à moi. Je l'aurais enveloppée dans cette bienveillance que je ressens pour elle et nous serions restés ainsi tous les trois. Entre nous pas de ça, car c'est ainsi lorsque l'on aime vraiment.

Mais je suis seule dans l'appartement à présent, calme, comme cette tristesse infinie au fond de moi.

Elle pensait peut être qu'elle ne méritait pas mieux après ce qu'elle avait fait. Elle ne voulait pas qu'on la comprenne et elle leur a téléphoné.

Je dois l'accepter, je crois que c'est ce qu'elle aurait voulu.

Je vais rester ici.

Alep (Géraldine Jimenez)

La main à la peau burinée et aux ongles noircis venait de se détacher de mes doigts. Je repensais à cette main qui m'avait accompagné durant toute mon enfance, elle ne m'avait lâché que lorsque je maîtrisais mes premiers pas. Je m'étais toujours senti protégé, guidé par sa sagesse et son savoir. Mais là il avait renoncé, il avait lâché prise à la vie et malgré mes vingt ans je me sentais abandonné.

Mon père était mon modèle, mon inspiration et j'avais tenu à l'accompagner jusqu'à son dernier souffle, j'étais dévasté par sa mort. Il m'avait consacré sa vie depuis que ma mère avait perdu la sienne en me mettant au monde.

J'avais vu le jour dans un pays où malgré la dictature bien affichée, les portraits de la famille Assad placardés dans ma ville d'Alep, la vie restait paisible. J'aimais me promener dans ces somptueux souks avec mes amis à la sortie du lycée. Mais l'embrasement avait eu lieu, mon pays était devenu un état lunaire plombé par la violence, la cruauté et la pauvreté. Maintenant une guerre incessante faisait rage et le pays était aux mains d'hommes gorgés de haine, emprunts à des idées extrémistes.

J'avais promis à mon père de quitter ce pays dès que plus rien ne me retiendrait ici, ma décision était prise j'allais partir.

Je savais que la traversée serait difficile, risquée mais la promesse faite à mon père, la fougue de ma jeunesse et une sacrée envie de vivre m'encourageaient à fuir la Syrie.

J'ai donné l'argent laissé par mon père à ces passeurs, ces marchands de rêves sans scrupule qui m'ont embarqué sur une coquille de noix. Je leur avais confié ma vie le temps d'une traversée, mettant en eux toutes mes espérances de m'amener vers une terre gorgée d'espoir et de bonheur.

Je me demandais de quoi avais-je, le plus peur, de quitter mon pays ? De périr en mer ? Ou de découvrir une terre d'accueil qui ne le serait peut-être pas ?

Que pouvais-je découvrir de pire, je venais de vivre les pires cauchemars d'une existence, mon père venait de mourir, j'étais seul dans un pays en guerre, les bombardements incessants mitraillaient la ville sans distinction, tout n'était que désolation et chaos total.

L'embarquement fut violent, l'arrachement à la terre de ma naissance, les coups assenés par les passeurs afin de nous entasser plus rapidement dans leur cercueil flottant. Nous n'étions plus des hommes, des femmes, des enfants nous n'étions plus rien à leurs yeux. La valeur de nos vies était le prix que nous avions acquitté pour la fameuse traversée, c'était comme acheter sa mort, cautionner son agonie.

Je ne souhaite à personne de vivre cela, nous étions entassés, collés les uns aux autres, le corps meurtri par la froidure, les éclaboussures de l'eau

de mer nous brûlaient les yeux et rongeaient nos visages. Certains ayant le mal de mer, ne pouvaient se retenir, nous étions des corps sans estime et considération, nos vies restaient suspendues, nos existences bafouées. L'odyssée était sans fin, les cris et les pleurs hantaient les nuits terrifiantes. Mais je savais que là-bas dans ce pays sans guerre, dans ce pays sans violence où les terroristes sont punis, je savais qu'on me ferait ma place. Je serais accueilli en tant qu'homme, j'aurai droit à des égards et je n'aurai plus jamais peur.

J'ai débarqué complètement hagard et sonné. Je me sentais sale et je n'avais pas mangé depuis plusieurs jours. J'ai entendu des cris dans une langue que je ne connaissais pas, je souriais à des gens que je n'avais jamais vu, j'avais un pied sur cette terre qui me promettait une vie sereine, un avenir d'homme, un bonheur simple.

Mon regard s'attarda sur un attroupement, je fixai la scène, j'étais loin d'imaginer que cette scène allait me hanter toute mon existence, qu'elle allait faire basculer cette nouvelle vie.

Un enfant était assis sur les genoux de sa mère, elle lui tenait fermement l'avant-bras dénudé ; une femme policier en uniforme, les mains enveloppées dans des gants de caoutchouc bleu tenait un marqueur et inscrivait à même la peau de l'enfant une suite de chiffres.

Je fus estomaqué, mes connaissances en histoire me revenaient, je me souvenais de mes lectures sur ces exterminations pendant la seconde guerre mondiale.

Autour de moi, la foule continuait de scander, de crier, les visages étaient fermés, les voix étaient pleines de haine, je m'étais trompé, fourvoyé, non on ne nous félicitait pas pour notre périple, nous n'étions pas les bienvenus. Je ne comprenais plus les hommes, je ne voyais que de l'hostilité, de la haine, c'était donc ça ma terre d'asile ? C'était donc ça l'humanité ?

J'étais devenu un homme sans terre, sans famille, sans reconnaissance, je n'étais plus un homme, je n'étais plus rien, c'était là ma petite mort.

Dans un geste de désespoir, je me mis soudainement à hurler « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »

La fin (RozaLou)

Mourir ou s'évanouir, Partir ou disparaître.
S'envoler dans le ciel n'être plus un être.
Juste renaître, ailleurs, dans une candeur chaude de merveilles.
Le temps m'a pris ma vie mon souffle et mon cœur.
Aujourd'hui, je souffre de tant de malheur.
Alors j'attends, qui me sauvera de l'enfer, qui m'étreindra pour vivre autre chose, que la mort, que la tristesse.

J'attends

Celui ou celle qui me tendra la main, qui entendra la plainte et la supplique et qui comprendra.
Alors la quiétude tant attendue, jamais consommée qui m'a toujours narguée et que j'attends depuis toujours...Oui, cette quiétude viendra.
Un homme, une femme qui me tendra la main.

Dans un souffle plus qu'un rôle, je chuchoterai, comme au dernier moment d'une vie de souffrance :
« Emmenez-moi loin d'ici par pitié ».

Canon (Pierre Delabarre)

(Sur l'air de "Maudit sois-tu carillonneur").

Emmenez-moi loin d'ici, par pitié,
Je suis déjà dévorée à moitié!
Cette forêt est emplie de moustiques;
J'ai même été mordue par une tique.
Bzz,Bzz,Bzz,Bzz, quelle affreuse musique!
Bzz,Bzz,Bzz,Bzz, que fait là cette clique?

Emmenez-moi... (Eliane Lamy)

Emmenez-moi dans un pays au soleil
Où nous entendrons le bourdonnement des abeilles dans les champs ;
Le bruissement des feuilles dans le vent.
N'est-ce pas là, le pays des merveilles ?

Emmenez-moi loin d'ici par pitié
Afin de surmonter les émotions
De tenir debout face aux sollicitations.
Si nous rêvons ensemble, n'est-ce pas le commencement d'une réalité ?

Emmenez-moi dans un pays empreint d'humanité
Où la joie exaltante, rayonnante, jubilatoire est à l'origine de la création,
De la conception, de l'élaboration, de l'invention.
L'harmonie ne naît-elle pas, le plus souvent, des différences acceptées ?

Emmenez-moi dans un pays qui met à l'honneur les vraies valeurs
Où un ministre de la paix sera élu au suffrage universel
Afin que son rayonnement soit exceptionnel.
Jeunes filles, jeunes gens déterminés œuvrez pour un monde meilleur.

Revalité (Mots2Nous)

Je ne sais pas par combien de Mojitos je me suis laissé enivré, mais je me dirige à nouveau vers le bar, tentant de me frayer un chemin parmi cette foule hétéroclite, qui dandine au gré des accords de l'orchestre.

- *"Emmenez-moi loin d'ici, par pitié !"*

Je ne suis pas certain d'avoir compris ce que cette femme vient de me murmurer furtivement à l'oreille.

- *"Pardon ?"*

- *"Je vous en prie, partons !"*

Je la fixe, l'air surpris et interrogateur, mais je vois rapidement qu'elle n'est pas en mesure de me répondre. Ses yeux sont embués de larmes, sa cigarette se consume entre ses doigts jaunis, sans qu'elle ne la porte à sa bouche.

Avec délicatesse, je retire la cigarette - ou plutôt le mégot affublé d'une cendre à l'équilibre précaire - de ses doigts longs et fins dont les tremblements semblent accentués par les jeux de lumières juste au-dessus de nous, comme une illusion d'optique au rythme d'une musique Electro délicieusement répétitive.

"Je veux bien vous emmener loin, le plus loin possible, là où votre cœur, votre âme, votre corps seront peut-être plus en harmonie, si tel est votre souhait ... d'autant qu'il faut que je vous le dise, je suis un peu comme un magicien, doué de pouvoirs particuliers. Je ne suis pas comme le commun des mortels, peu de gens le savent ... Surtout ne soyez pas effrayée par mes propos."

Elle tourne alors son doux visage vers moi d'un mouvement mal assuré pour me fixer droit dans les yeux. Je devine un sourire à la fois inquiet et curieux sur ses lèvres si féminines alors qu'une lueur dans son regard bleu azur, comme venue du fond de sa pupille s'en vient caresser mon iris ... devenu vertical.

Elle me prend la main fermement et se dirige d'un pas vif au dehors. Au contact de sa main, je tressaille et ressens, immédiatement et avec une certaine stupeur, l'oppression qui l'avait envahie au milieu de cette foule et de cette ambiance trop festive. Nous voilà à présent assis sur la plage, au milieu des œuvres de sable façonnées par quelques mignons garnements au cours de la journée.

La marée montante a déjà commencé à faire s'évanouir ces petits monticules de sable. Assise en tailleur, le regard baissé, elle garde délicatement ma main dans la sienne. Le trouble que je ressens monte en moi crescendo et me submerge. Le ton assuré avec lequel je lui avais vanté mes talents de magicien m'a quitté...pire, aucun mot n'est capable de

sortir de ma bouche et je sens les battements de mon cœur s'accélérer, faisant résonance au plus profond de mon être.

La panique est grandissante. C'est une question de vie ou de mort. Comme une danse supplice entre Mortalité et Eternité.... Si elle savait.... Si elle pouvait comprendre.

Je ne suis pas celui qu'elle croit. Je ne suis pas celui qu'elle voit.

Je suis si différent. Je lui ai bien murmuré pourtant lorsque nous étions accoudés au zinc.

Je suis. Ou plutôt je peux devenir quelqu'un de dangereux.

Le soleil commence à se glisser sous sa couette étoilée, là-bas sur une ligne d'horizon de plus en plus incertaine, de plus en plus à hauts risques. Lorsqu'il aura lové ses derniers rayons dans le confort de la nuit, au loin, par-delà les ondulations marines, je ne serai plus le même...

Quelques minutes, quelques secondes encore avant que mon regard ne croise l'obscurité totale, avant même que la pénombre chaude et brûlante du jour disparu n'envahisse de ses noirs desseins mon esprit et mes sens. Avant que la Malédiction ne frappe.

Avant que je ne fasse craquer mes articulations une à une, sous une force diaboliquement irrésistible.

Je tente de me ressaisir.

Bon sang! Quel jour sommes-nous? Cela ne devait pas se passer ce soir !!

Elle frissonne malgré la lourdeur de l'atmosphère ambiante, elle sent tous ses sens se mettre en alerte d'une manière tellement fulgurante qu'elle en a la nausée. Elle retire instinctivement ma main de la sienne comme dans un élan de survie.

Elle parvient parfaitement à identifier l'émotion qui l'a si soudainement étreinte, allant presque jusqu'à lui couper le souffle. Elle a peur... elle est même terrorisée ! Que se passe-t-il ?

Persuadé que la mutation n'aurait pas lieu, je n'avais pris aucune précaution.

Partir...vite...surtout ne pas lui faire de mal...non... pas à elle.

Il faut que j'agisse vite, très vite, car l'ombre de la nuit gagne du terrain au loin et seuls quelques rayons de soleil souffreteux résistent encore à une agonie certaine.

De ma main gauche déjà fauve, je lui ferme les yeux délicatement en lui demandant de ne les ouvrir que dans quelques instants, le temps de compter à peine jusqu'à 100.

Il ne s'agit là que d'un jeu lui dis-je, un simple moment de magie venu épicer son quotidien. Inquiète et pâle, elle me le promet.

Brusquement un énorme fracas d'articulations en mouvement, un bruit sourd d'ailes déployées s'en vient foudroyer la sérénité ambiante. Dans un souffle inouï de force et de puissance, la jeune femme est violemment projetée sur le sable.

Secouée, retournée, hurlant d'effroi, le corps meurtri par les grains de sable, elle se redresse par instinct de survie comme pour échapper à ce roulé-boulé infernal.

Les yeux ébahis, en prime, elle se positionne debout, chancelante et hésitante, puis met à scruter tout autour d'elle, faisant tourner son corps sur la pointe des pieds.

Tout semble bien en place. La plage, l'océan, la ville derrière elle et ses lumières scintillantes, tout comme le ciel de bas en haut et de long en large.

Mais elle ne l'aperçoit pas. Lui. Cet homme qu'elle tenait par la main, là, il y a quelques secondes à peine...

Un bruit sourd me sort de ma torpeur tout en résonnant avec insistance dans mon crâne. Je tente d'ouvrir les yeux avec un effort certain d'autant plus que la lumière du jour se fait vive et pénétrante à travers les rideaux. Je mets un certain temps à réaliser où je suis, à identifier ces sons qui me sont pourtant si familiers.

Bon sang ! Un rêve ??... Tout cela n'était qu'un rêve ! Le pur fruit de mon inconscient galopant. Je regarde autour de moi, je suis bien dans mon lit ; les bruits de la rue qui s'anime, les notes de piano de la prof du 5ème, le ronronnement régulier de la clim sur le balcon, aucun doute...

Au bistrot (Laurent Jannon)

Bistrot du 8^{ème}, chez Bebert, 18h12, pour une personne assise sur un tabouret de fer, les verres pleuvent, il est là, assis, à se morfondre et à plaisanter avec un groupe de personnes.

18h19, « Mais que vais-je dire à pupuce ?? Faut qu’j’penche à asserter des chacous, des cacous, euh... des caachous, ou, allez chhii vais... »

« Allez mon p’tit c’est la mienne, double à tout le monde »

« beveuetasce on, ch’j j’ai, chi vais, oui, voilà, je chuis très ma garé »

« allez vite fait, la dernière »,

« vittt fait alooors »

« Allez », le barman sortit « Allez fait un trou, mon gars, faut d’la place pour JB »

« Oookayyy, glou glo, gl... emmenez-moi loin d’ici - se prit-il à penser - par pitié »

Son verre tomba et lui aussi...

Noir et Blanc (Christine Pivot-Pajot)

Comme un coup de feu qui résonne, comme une petite explosion, des étincelles qui éclatent dans le noir comme un feu d'artifice en noir et blanc, puis plus rien.

Elle ne comprend pas, elle ne voit plus rien que le noir.

Elle crie : "Au secours, qu'est-ce qu'il m'arrive?" c'est étrange, elle ne s'entend pas.

Elle a une sensation bizarre, comme quelque chose qui coule dans sa tête, un goût amer dans la bouche d'où aucun son n'arrive à sortir.

Elle ne ressent rien, elle est comme paralysée, elle sait juste qu'elle est vivante.

Elle est toujours dans le noir.

Peut-être que si elle arrive à ouvrir les yeux, elle arrivera à comprendre ce qui se passe, elle n'a aucun souvenir, juste qu'elle existe.

Ses yeux sont ouverts, ils ne se sont jamais fermés, il lui semble qu'elle les sent bouger.

Elle distingue des formes blanches dans le noir qui grandissent, puis petit à petit tout devient blanc.

C'est comme si elle se trouvait dans un grand couloir, elle sent de l'air comme si elle avançait ou plutôt que quelqu'un la poussait dans un courant d'air.

Elle ne ressent toujours rien de son corps, que ses yeux qui bougent, mais ce n'est qu'une sensation.

C'est comme une impression de trou noir, de vide dans sa tête, et ce couloir blanc qui a l'air de défiler autour d'elle.

Elle commence à entendre des voix sans comprendre ce qu'elles disent.

Elle voit, elle voit bouger, des portes qui s'ouvrent et se referment, toujours tout blanc.

Des bruits de clés, non, il ne faut pas l'enfermer, elle sait où on l'emmène, elle est vivante, elle crie : "emmenez-moi loin d'ici, par pitié!"

Elle ne s'entend pas, personne ne l'entend.

Le courant d'air est de plus en plus fort et froid, les portes se referment, les clés tournent dans les serrures.

Il n'y a pas eu de coup de feu, le feu, l'explosion, c'était dans sa tête. C'est fini, elle n'existe plus, ses yeux se ferment, tout redevient noir.

Bienvenue en Enfer, Marin !! (Philippe Bougeard)

- « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié »
- « Par pitié ?! et pourquoi pas par... avion ou par... la Poste !! »

Mes cousins éclatent de rire, manquant de renverser leurs bières. Je reste un peu con, ne sachant quoi répondre. Hellfest oblige, ils sont venus déguisés. Gaël, Phil et Kev sont sapés comme des Men in Black avec des petites cornes rouges clignotantes sur le front à la Angus Young et des oreilles de lutin aussi larges que pointues. En m'offrant le Pass 3 jours pour mes 30 ans, le trio m'avait conseillé de mettre au moins un tee-shirt noir pour faire plus dans le style. Dépités, ils ont levé les yeux au ciel en découvrant le logo Tribord d'un turquoise éclatant sur ma poitrine. C'est le seul truc noir que j'ai trouvé.

- « Attends attends, pourquoi pas par...rachute, ou par...racétamol !!!» rajoute Phil.
- « Et par-le à mon cul ma tête est malade !! » lance Gaël du tac au tac.

Comme la majorité des festivaliers, mes cousins sont très second degré à l'image des musiciens sur scène déguisés Post Apocalyptique pour les uns, « Pirates de Caraïbes » pour les autres, ou morts vivants sanguinolents pour les pires. Les groupes enchaînent les morceaux se balançant d'avant en arrière au rythme du gros son. Les chanteurs mettent un point d'honneur à placer un « fuck » ou un « shit » tous les 3 mots. Moi, je m'en fous : j'suis nul en anglais.

C'est le choc. Ça me change du festival de musique baroque dans les chapelles de mon département des Landes. Au lieu d'être trente spectateurs, ici c'est une marée noire de quarante-cinq mille chevelus déchaînés.

- « Et les gars, y'a aussi par Toutatis ou par...abellum !! »
- « Arrête Phil, t'es lourd ! » coupe Kévin.

Soudain, le public hurle et lève les bras. Le concert tant attendu démarre dans un déluge de flammes, de lasers et de guitares électriques.

Mes trois métalleux de cousins me soulèvent et m'envoient sur leurs voisins : c'est mon premier slam ! C'est ainsi que j'avance au-dessus de la foule, apercevant tantôt la scène, tantôt le ciel, tantôt les cornes rouges qui s'éloignent. Inutile de préciser que je n'avais jamais connu cette situation au Festival baroque. J'aperçois un gars dans la même posture que la mienne à un détail près : il est en fauteuil roulant. C'est la folie douce. Toute la foule me porte vers la scène. Aux barrières, je suis happé à bras le corps par un grand gaillard de la sécurité qui me dépose par terre. C'est à ce moment-là que je croise le regard d'Alice Cooper qui est en mauvaise posture la tête dans une énorme guillotine.

Les spectateurs reprennent en chœur le refrain alors que je retrouve les Men in Blacks qui me lancent : « Joyeux Anniversaire Marin »

Et moi de leur crier, conquis par l'ambiance : « l'année prochaine, ramenez-moi ici, par pitié ou alors... par Lucifer et c'est moi qui paie la tournée de Muscadet, FUCK de SHIT !! »

YYYYEEEEAAAHHHHHHHHHHHHH

Le mythe du Prince Charmant (Florence Dussurgey)

« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! »

Cette phrase, j'ai rêvé de la dire à ce bel homme qui serait apparu dans ma vie lorsque tout allait mal. En pleine dépression, sans amour, submergée par le boulot qui écrasait ma vie, harcelée par ma patronne, avec juste une envie : que tout s'arrête. Cet homme, mon Prince Charmant, m'aurait aidé à m'échapper de cette spirale infernale vers les abîmes.

Cela fait des générations que les grandes personnes racontent des contes de fées aux petites filles, des histoires de princes et de princesses. Des générations que l'on dit aux petites filles que lorsqu'elles seront grandes, elles épouseront un beau jeune homme avec qui elles auront beaucoup de beaux enfants.

Quand j'étais petite fille, j'ai dévoré les livres de contes. Dans toutes les cultures, on retrouve ce beau jeune homme arrivant de nulle part et venant sauver la jeune femme en détresse. Souvenez-vous. Dans les classiques : Blanche-Neige, Cendrillon, Doucette... Dans les mythologies gréco-romaines, indiennes, égyptiennes ... Mes préférés étaient les contes russes avec leurs noms sonores et magnifiques : Ivan-Tsarévitch, Maria Moevna et les « méchants » Kochtcheï et Baba-Yaga.

Adolescente, j'ai lu Jane Austen, Dely, Barbara Cartland, Juliette Benzoni... Ou vu les films tirés de ces livres comme la saga d'Angélique avec la magnifique Michèle Mercier et le séduisant Robert Hossein.

Avec toute cette culture, autant vous dire que j'y croyais, moi, au Prince Charmant. Il aurait eu un nom magnifique. Je le voyais grand, brun, avec des yeux verts rieurs ou graves selon l'instant. Gentil, avec beaucoup d'humour, tendre et courageux, rebelle et fidèle.... L'homme parfait pour moi !

Malheureusement, il n'est jamais venu. J'ai touché le fond, sans espoir de revoir la surface. Je suis devenue un zombie. Métro, boulot, dodo.

Et que je change de job, et que je change de région, et que je n'arrive plus à aller vers les autres, et que je m'isole de plus en plus, et que je deviens un peu agoraphobe et encore plus sauvage et solitaire que je ne l'étais déjà.

Vous allez me dire : « Houlà !! Elle veut nous plomber le moral, celle-là ! Elle veut déprimer en groupe !! ».

Et bien, alors que je ne m'y attendais plus, alors que ce garçon ne rentrait pas dans MES critères apparents de Prince Charmant, une étincelle de vie a repris dans mon cœur et dans mon corps.

Il est blond aux yeux bleus. Il a laissé tomber l'armure et le cheval blanc : pas à la mode !! L'épée ? Seulement dans les jeux vidéo. Pas de château mais ça, c'est juste pour vérifier que sa Princesse n'est pas vénale ! Tout ça n'est pas gênant !

Il a ces qualités de cœur qui manquent à bien des Hommes et qui font d'une personne un Prince ou une Princesse.

Je ne sais pas où nous conduira notre histoire mais ce n'est même pas la question. Le plus important c'est de savoir que le Prince Charmant se tient peut-être à côté de vous, que ce mythe a encore une part de réalité et que le bonheur et la vie peuvent rejaillir au fond du cœur le plus éteint.

Une étincelle d'espoir, c'est ce qui fait briller la nuit la plus noire !

Pile ou face (Jacques Pelloux)

J'apprends ce matin qu'une vie, une trop jeune vie s'est éteinte. Son enfant et les siens sont dans le chagrin et la tristesse...

Je suis fatigué, mon corps lourd, mes articulations douloureuses. Les médias me gavent de noir, tout est foutu, rien de rose ici-bas. J'ai le moral dans les chaussettes.

Un monde agonise dans les soubresauts d'une crise effroyable.

Le chacun pour soi, la loi du plus fort, le libéralisme économique, les pollutions et la pente désespérée vers la mort écologique, les guerres entre les peuples, la montée des intégrismes, le besoin de domination, la compétition et la concurrence, la mort du faible, des guerres insoutenables, des marchands d'armes qui s'engraissent, l'inutilité sociale, l'ennui et l'isolement, ...

Tout ceci pour quoi ???? L'avidité du pouvoir et la cupidité d'une très faible minorité.

Je me bouche les oreilles : emmenez- moi loin d'ici par pitié...

Que faire pour ne plus penser à tout cela ? Cesser de vivre, se droguer de substances licites ou non, se laisser aller, attendre, RÊVER

Rêver d'une cité, d'un village, d'un monde meilleur où chacun serait respecté, donnerait son avis, participerait aux décisions, agirait avec les autres pour le bien de tous, de solidarité, de fraternité...

Mais quelle utopie !!!

Faut-il jouer à l'autruche ?, attendre, attendre, encore attendre.... Mais attendre quoi ?

Isolé dans mes folles pensées, je perçois subrepticement le doux chant d'un pinson. L'oiseau se rapproche ostensiblement, comme pour m'appeler à la vie. Viens me dit-il et ouvre ton cœur : regarde, écoute, sens, goûte, touche la vie....

Son invitation m'appelle à mettre tous mes sens en éveil. Que la nature est belle en ce matin d'été, le soleil darde ses rayons sur la rosée du matin, mille étincelles me font découvrir les richesses de notre environnement. Je sens l'odeur des fleurs et la rosée des prés dont s'abreuvent les plantes et qui rafraîchit les pieds.

Je repense au colibri qui prend sa modeste part pour guérir le monde. Son appel qui m'invite à prendre ma part à la métamorphose d'un monde en mutation.

Je me rappelle de toutes ces expériences et projets associatifs qui proposent une économie au service de l'Homme, la fraternité entre les peuples, le combat de certains au jour le jour pour survivre quand d'autres luttent contre l'injustice, la joie de la fête entre voisins,...

J'entends subitement les rires des enfants qui s'ébattent autour de moi.

Un monde nouveau est déjà en germe aujourd'hui, à moi de le voir et d'y participer.

A moi, à toi de rentrer dans la danse, acteurs de notre à venir commun.
Croyons à l'effet papillon, un monde nouveau nous appartient... à nous de le construire ensemble.
Pense que ce que l'on apporte aux autres, on le reçoit aussi dans sa propre vie en retour.

Une autre vie, un rêve (Sylvie Guével)

Je n'ai rien demandé à personne et pourtant je suis là. Assis par terre, entouré d'arbres rachitiques, comme moi, par manque d'eau. Je ne suis pas seul, nous sommes des milliers, jeunes, vieux, laissés pour compte d'un pouvoir qui prend l'argent de l'Occident mais se garde bien d'en faire usage pour son peuple.

Ailleurs, je suis tassé sous un porche, dans le froid ou la chaleur, c'est selon. Mon pays pourtant dit « civilisé », me laisse à mon triste sort, il a bien d'autres affaires plus urgentes à régler, la politique prime sur tout.

Là je vis sur une île. Elle est belle mais dans ma maison en tôles et cartons, j'ai faim. La beauté de la carte postale ne m'atteint pas.

Je suis un homme, une femme, un enfant. Je suis partout sur cette terre. Je ne rêve plus beaucoup, je n'en ai plus la force. J'ai essayé de prier un Dieu, qu'importe son nom, pour qu'il me sauve. Qu'enfin je puisse, moi aussi, goûter au réconfort d'un lit, d'un repas, d'une vie digne d'un être humain. Une vie banale pour certains, inaccessible pour moi. J'ai prié cet être suprême : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié » ! Mais rien, pas un signe, pas de lumière jaillissant du ciel pour me transporter loin de mon enfer.

Mes prières ne servent à rien. Il n'y a pas de Dieu sauveur. Nous sommes livrés à nous-même sur une planète bleue qui s'asphyxie lentement parce que nous n'avons rien compris.

Qui peut vivre en sachant que des millions de ses frères humains meurent sous les balles, les coups, la soif, la faim ? Loin à l'autre bout du monde ou si près, la porte à côté, le trottoir d'en face ? Qui peut faire ça ? Vous le pouvez. Vous, eux, tous ceux qui savent, qui voient, mais qui continuent leur chemin parce qu'ils n'ont pas compris.

Je mourrai sans doute, bientôt, emportant avec moi cette vérité, unique, universelle, que seul l'amour peut sauver le monde. Ce sentiment puissant qui n'a besoin de rien d'autre pour grandir que d'âmes pures, ouvertes au partage, au don de soi, à la vie.

Une utopie, un rêve de pauvre hère, un espoir à jamais perdu.

Un rêve de Paix (Anna Gaillard)

Emmenez-moi loin d'ici, par pitié.
J'ai toujours cherché la paix,
Dans ce monde, elle n'existe peut-être pas,
Mais jamais je n'abandonnerai ce combat,
Car les rouages de la guerre
Ont entraîné mon pays dans la misère.
Et des hommes se sont battus
Pour une cause déjà perdue.
Il ne reste de ma patrie que des cendres,
Et des soupirs qu'on ne peut entendre.
J'ai décidé de m'en aller,
De partir pour l'étranger.
Où l'on meurt dans un lit douillet,
Et non seul sur les pavés.
Où l'on peut travailler, se nourrir,
Sans craindre au coin d'une rue de périr.
Où l'on peut chanter et danser le soir,
Sans pleurer et crier de désespoir.
Aidez-moi, je vous donne tous mes billets,
Emmenez-moi loin d'ici, par pitié.

Il marche (Evelyne Creux)

5, 4, 3, 2, 1, 0 Partez ! Et voilà, la course à pied pour la survie a commencé ! Des milliers d'hommes s'élancent vers des contrées inconnues où ils espèrent vivre en Paix. Le voilà seul dans ce tunnel noir comme la couleur de sa peau. Il marche. Il avance d'un pas régulier. Son corps est long, maigre, élancé. Elancé vers cette issue là-bas au fond de ce long tunnel où il va retrouver la lumière du jour. Il marche dans ce couloir de la mort où il peut à tout moment être happé par des trains qui roulent de 140 à 160Km/H. Il marche et les kilomètres défilent sous la plante de ses pieds qui ont déjà tant parcouru. Il a tout quitté : Sa terre où il a vu le jour il y a 40 ans, est un pays meurtri, livré à toutes les monstrueuses dérives de la guerre civile. La guerre ce fléau qui détruit tout sur son passage et qui sévit depuis toujours dans tous les coins de notre planète. A croire que la Paix universelle n'est qu'une utopie. Mais il ne renonce pas. Il marche et espère que ses pas le conduiront enfin vers un pays où il sera libre d'exister. Il croit en cette terre d'accueil où se sont déjà réfugiés certains de ses amis les plus chanceux. Il va découvrir Londres cette magnifique grande ville qui s'agite, véritable océan pacifique d'un monde cosmopolite. Peu à peu il chasse les images horribles de sa tête : les corps mutilés, les cadavres sur le bord des routes, les regards éteints. Le cerveau peut donner un grand coup de balai à ces visions atroces quand on s'accroche à un nouvel espoir. Certains hélas n'ont pas cette aptitude. Ils ne peuvent pas zapper ce trop-plein d'horreurs auxquelles ils ont assisté. Ainsi le photographe Kevin Carter a-t-il mis fin à ses jours pour fuir l'insupportable. Il laisse en souvenir de son passage sur cette Terre, une photo bouleversante, perturbante, celle de cet enfant affamé, accroupi, replié sur lui-même avec un vautour posé derrière lui. Grâce à Internet, cette photo a fait le tour de la planète et a suscité de vives polémiques. Carter l'avait prise au Soudan, le pays de celui qui marche dans le tunnel. Il a su déjouer la surveillance de ceux qui contrôlent le passage qui relie ces 2 pays qui furent si longtemps ennemis. N'est-il pas lui aussi comme l'enfant de la photo, cette proie fragile qui avance dans le noir fuyant de dangereux prédateurs sans scrupules ? Heureusement certains comme lui ont la force de survivre. Il a une telle résistance physique et psychique qu'il aurait presque pu être sélectionné pour les championnats du monde d'athlétisme !! Et dire que tous les jours des gens marchent ou courent pour leurs loisirs ou pour mieux s'entretenir ! Souvent ils s'activent pour maigrir, éliminer le trop-plein ! Lui il marche pour ne pas mourir dans un pays où il ne peut plus vivre. Il n'a pas besoin de maigrir ! Un jour il a décidé de partir, loin, très loin de ces scènes cauchemardesques. Il n'avait plus rien à perdre, si ce n'est sa vie. Il ne veut pas mourir. Il veut vivre et

s'accroche à ce maigre espoir de s'en sortir aussi maigre que ce qu'il possède. Maigre mais suffisant pour avancer et être encore là dans ce tunnel où il marche sans arrêt. C'est un marcheur de fond, au fond du tunnel, venu du fond de la misère. Dans son malheur il a eu de la chance. Il a trouvé un passeur en Tunisie qui a eu pitié de lui et lui a fait traverser gratuitement la Méditerranée. Auparavant il avait parcouru de nombreux kilomètres à pied ou caché dans des véhicules. Il a toujours réussi à échapper à la surveillance de ceux qui le pourchassent, le traquent comme du gibier à abattre. A présent il n'est plus très loin du but. 1km à pied ça use les souliers... Bientôt ce sera 50km à pied pour ce marathonien hors norme. Il a largement battu de nombreux records qui s'effectuent sans prises de risques mortels ! Il repense à ce conducteur tunisien qui l'a fait traverser en le cachant dans le coffre de sa voiture. Il était assis épuisé pas très loin du port d'embarquement des véhicules. L'homme est passé à côté de lui et l'a simplement regardé. Il s'est arrêté, a pris une gourde d'eau fraîche dans son sac à dos et lui a donné à boire. Il n'y eut aucune parole car ils ne possédaient pas le même langage. Mais il y eut le langage du cœur qui permit à l'homme de lire dans ce regard noir qui le suppliait : « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! » Il n'a pu résister à cet appel de détresse humaine. Il n'a pas eu peur d'être le complice de son évasion vers l'Europe. Adieu Afrique ! Et le voilà qui accélère le pas comme le cheval qui regagne son enclos. Une alarme sonne. Il ne s'inquiète pas. Il a dompté sa peur quand il a franchi les clôtures électriques à Calais, déjouant les systèmes de sécurité. Il avance, il accélère. Son cœur se met à cogner plus vite mais ce n'est pas la peur. C'est le bonheur d'apercevoir enfin la lumière au bout du tunnel. Mais sa joie ne dure pas. Pareil exploit aurait pu être accueilli par des applaudissements. C'est loin d'être le cas. On l'attrape, on le menotte comme un dangereux criminel. A cause de son intrusion illégale dans le tunnel la circulation des trains a été perturbée : 2h de retard ! C'est une honte, c'est intolérable ! Cela mérite une sanction exemplaire, pourquoi pas la prison. Il ne comprend pas. Il se laisse emmener. La vie est un peu comme ce bon vieux jeu de l'oie. La chance nous sourit, on évite les pièges, on tombe sur les bonnes cases et puis parfois comme pour Abdul, c'est la prison et le retour à la case départ ! Alors coupable ou champion ? Mais surtout quelles solutions pour sauver ces populations en perdition ?

Emmenez-moi loin de là, par pitié (Patrick Masson)

C'est certainement mon goût de l'aventure
Qui me conduit devant cette devanture
Car là je rêve, je rêve de l'Afrique
Ou bien du Sud, du Sud de l'Amérique.

Il en prit des risques monsieur Stéphane
Pour rapporter ces trésors cette manne
Ce cacao choisi avec amour
Qu'aurait aimé madame de Pompadour.

Je vais entrer, entrer dans la boutique
C'est une envie, une envie tyrannique
Madame Bonnat vous me faite bedonner
Tous mes amis l'ont déjà remarqué.

Une tablette et puis deux et puis trois
Quelques gâteaux j'suis gourmand oui pourquoi ?
Oh camarades au s'cours venez m'aider
Emmenez-moi loin de là, par pitié !

Ce qu'il fait chaud aujourd'hui dans la ville
Cherchons le frais soyons un peu subtils
C'est dans une cave qu'il faut se réfugier
Fuir le soleil de ce trop bel été.

Oui il fait bon, fait bon dans ce sous-sol
Et ces parfums, odeurs dont je raffole
Ces grands tonneaux qui s'alignent ça m'affole
Je vais je viens et je m'envole.

Venez goûter la jaune et puis la verte
Buvez celle-ci c'est une découverte
Et la Chartreuse m'envahit tout entier
Emmenez-moi loin de là, par pitié !

J'ai l'impression d'être tout le temps surveillé
Je suis épié oui je suis espionné
Non ce n'sont pas les caméras d'Polat
C'est quelque chose qui vient de l'au-delà.

Ça vient du haut, du haut de la colline

Ça me chiffonne oh oui ça me bassine
Son doux Jésus agrippé à son bras
C'est Notre-Dame qui suit chacun de mes pas.
Emmenez-moi loin de là, par pitié.

Quelque part un soir (Dimitri Caratjas)

« Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ».

La voix était faible, mais le souffle troublait l'obscurité. La torpeur de cette nuit étoilée avait cédé quelques instants. Mais le bruissement qui portait ces mots fragiles, s'était tu.

Le temps s'était arrêté, comme tétanisé par la majesté de l'instant. Le silence avait assiégé les lieux.

Allongée sur le lit, Emma se répétait en boucle cette phrase litanique qui ponctuait ce film qu'elle aimait tant, et qu'elle avait si souvent vu. Elle rembobinait l'histoire, puis déroulait la bande pour comprendre le sens de tout cela. De cette fiction, mais aussi de sa vie. Les deux histoires se rencontraient, se percutaient, se confondaient.

Y aurait-t-il un dénouement heureux ? Pas sûr, du moins pour l'heure.

Les mots revenaient, « Emmenez-moi ... ». Puis se diluaient dans l'espace, dans le vide de cette nuit.

Ses paupières s'alourdirent, sa respiration ralentit, son corps se relâcha.

A cette heure-ci personne ne pouvait troubler sa langueur profonde. Les barbituriques faisaient leur effet.

L'heure avait enfin sonné.

Loin d'ici. Très loin d'ici, par pitié.

Détention provisoire (Noé Simon)

Je hais les gens. C'est aussi simple que cela. Je ne fais aucune distinction entre les jeunes, les vieux, les riches, les pauvres, les noirs, les arabes, les blancs, les salauds, les humanistes, les néo-nazis, les cadres, les SDF... Je déteste tout le monde, sans exception.

J'essaie de réduire mes interactions sociales au strict minimum. Je me fais livrer ma nourriture et mon matériel; la concierge dépose les colis devant ma porte. Lorsque j'y suis obligé, je ne communique que par mail ou SMS; je ne supporte pas de voir les visages hideux de mes interlocuteurs, encore moins d'entendre leurs insupportables voix dissonantes. Les dernières personnes que je suis obligé de côtoyer sont les dealers du bas de mon immeuble. Pas pour acheter bien sûr, pour vendre. Ouais, je fais de la meth. J'amène ma production une fois par mois et je suis plutôt bien payé. Ce n'est pas difficile de se faire de l'argent tant qu'on a internet et qu'on sait où chercher.

Ils sont venus pendant la nuit. Ils ont enfoncé ma porte pendant que je dormais et m'ont attrapé avec leurs mains collantes, poisseuses. On m'a jeté dans une cellule avec toutes les "prises" du soir. Des délinquants, des prostituées, des poivrots, des maris violents, des pickpockets roumains... La lie de l'humanité qui grouillait sur chaque centimètre carré du linoleum. Tas de déchets! Des drogués se sont jetés sur moi! Ils étaient prêts à tout pour une dose ces salauds! On aurait dit des serviettes sales! Et l'odeur! L'odeur! Un mélange de sueur, de vomi, de pisse et de merde. Immonde... Immonde! Ca fait plus de six heures maintenant! Je ne sais même pas pourquoi je suis ici! Je vous en prie, laissez-moi partir! Emmenez-moi loin d'ici, par pitié!

Sans titre (Ana Duperray, 5^e collège La Garenne)

Je chargeai la voiture. Nous partions loin, très loin, le plus loin possible. Notre destination, je ne la connaissais pas, ni mes parents, ni mes grands-parents. Nous ne savions pas où nous allions mais, nous nous dirigeons vers le nord, loin de mon pays en guerre. Soudain, une voix retentit dans mon dos « Emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! Loin de ce pays en guerre, loin de ce pays où trône l'enfer ! » Un vieil homme d'environ soixante-dix ans, couvert de terre dans ses haillons gris et courbé sur une canne, me prit par la main. La sienne était gelée, comme de la glace. J'étais prêt à partir en courant mais je vis une lueur dans ses yeux. Une lueur de tristesse et à la fois de peur. Beaucoup de peur. « Mon garçon, s'il vous plaît... -Je vais voir. » répondis-je.

Mes parents refusèrent d'emmener l'homme. J'eus beau insister, rien ne les fit changer d'avis. Je redescendis les escaliers de mon immeuble à contrecœur, pour annoncer la mauvaise nouvelle au pauvre homme. Mais, en bas, personne ! Le vieil homme avait disparu. Je courus à sa recherche et croisai un homme qui me demanda : « Tu cherches quelque chose mon garçon ?

- Oui, un monsieur d'une soixante-dizaine d'années, courbé sur une canne... et qui porte des haillons gris.
- Pas vu. Mais ça me fait penser, à ce vieux monsieur qui logeait dans les usines abandonnées, quand j'étais jeune.
- Il est encore vivant ? demandai-je.
- Bien sûr que non ! Il est au cimetière, voyons. Il était bien triste ce pauvre homme. Il est mort depuis bien longtemps. Mais j'avais alors à peu près ton âge et il m'avait demandé de l'emmener loin d'ici. Et il avait ajouté, par pitié... »

C'est alors que je compris où je devais aller pour le retrouver. Je courus au cimetière et après bien des recherches, je trouvai une tombe recouverte de lierre. Je pouvais lire le nom de Tomas Masou et je reconnus son regard, sur la photo incrustée dans la pierre. « S'il vous plaît, si des pauvres vous demandent de les emmener loin d'ici, acceptez. Je sais que l'auriez fait pour moi ! Ecoutez toujours votre cœur car vous le savez bien « On ne voit bien qu'avec le cœur, l'essentiel est invisible pour les yeux. »

Cette voix semblait sortir des murs de ce cimetière sinistre. Mais du fond du cœur, j'ai promis. A ce moment-là, il m'a semblé qu'un rayon de soleil m'illuminait.

Un jour d'avril (Noël Roth)

Un jour d'avril, une semaine avant Pâques, jour des Rameaux dit le calendrier, une ambulance t'a emmené aux Urgences de l'hôpital. Malaise, épilepsie, tachycardie, alerte, pin-pon, signal d'alarme, rien ne va plus... La nuit fut longue, la matinée interminable, le diagnostic, implacable. Le cancer, le crabe, le monstre, te donnait un certain délai... mais pas d'espoir d'en réchapper. Trop tard. Tu as trop fumé, trop bu, trop vécu, trop profité de la vie, il va falloir mourir.

Moi, je savais. Trop longtemps que ça durait, les fatigues, les respirations haletantes, les absences, le silence... Alors, docteur, quelle parenthèse nous est-elle permise ? Je veux l'emmener chez nous, je veux l'emmener là-haut, à la montagne, où il aime être, vivre ses derniers moments de VIE, de vraie vie, de communion, de vie entre nous. Nous, nous, nous, nous... Qui sommes---nous ? Toi dans un lit d'hôpital, moi à ton chevet. Nos mains se joignent, nos regards se croisent, la vie est ailleurs, la mort est là qui nous menace.

Sur la route de notre montagne. Je t'ai emmené, je t'ai raconté tous les virages, tous les cailloux, tous les arbres, tous les champignons, tous les ruisseaux, tous les oiseaux... et toi, tu disais, « je me suis endormi sur le chemin, il faut recommencer ». Alors je recommençais, la route, le frêne, le pin, la clairière, les granges, les colchiques, le chêne, les chanterelles, l'épicéa, les vaches... Tu étais aux anges, apaisé. Tu voulais que je t'emmène là-haut. Mais chimio, radiothérapie, bilan... tu dois rester là à l'hôpital, dans ce lit, dans un autre, dans cette chambre, dans une autre... croire que tout est encore possible, « je ne suis pas arrivé jusque-là pour tout arrêter ! »

Tu ne l'as pas formulée mais je l'ai entendue cette supplique : *emmenez-moi loin d'ici, par pitié !* là-haut sur ma montagne.

J'ai fait la sourde oreille.

Victoire de la médecine.

Et pourtant... défaite.

Sans titre (Lucille Jacob, 5^e collège La Garenne)

C'était un matin sombre, plein de haine et de pleurs, mais un matin comme les autres. Un samedi de pluie, de foudre et de grêle. Je sortis avec mon parapluie dans la grande rue, pour aller au marché. Je fis mes emplettes et, devant le magasin de fleurs se tenait une petite fille habillée de haillons rapiécés. Elle me tira par la manche et me demanda : « Madame, vous m'avez l'air très gentille alors emmenez-moi loin d'ici, par pitié ! » Je me dégageai et je partis aussi vite que je pus, puis, après réflexion, je me retournai mais elle aussi était partie. A sa place, se tenait un grand et très fort homme qui pestait et grognait. Une semaine plus tard, un samedi ensoleillé, je partais comme toujours au rendez-vous des fruits et légumes et devant des fleurs de toutes les couleurs se tenait toujours la même petite fille aux haillons rapiécés. Tous les samedis, ce fut comme ça. Elle était là, ne disait plus rien, ne bougeait pas d'une oreille et ne demandait rien. Dès que je la voyais, le couteau se retournait sur la plaie. Sur mon cœur si fragile et ne supportant ni les émotions fortes, ni la tristesse de ce monde où je vivais. Un samedi, je ne revins pas. J'étais trop occupée. Mais j'avais réfléchi. C'était décidé, elle pourrait venir avec moi, si elle voulait. Je préparai une grande chambre pour elle et j'achetai tout ce qu'il lui fallait. J'avais aussi décidé de lui apprendre à lire, à écrire et à compter. J'avais tout préparé quand je revins ce samedi-là, à la même heure que d'habitude. Je passai devant le marchand de fleurs et découvris qu'elle n'était plus là. Mon cœur s'est alors envolé, brisé. Je ne savais que penser. Où était-elle ? Que lui était-il arrivé ? Avais-je été absente une fois de trop ? Avait-elle, elle aussi, le cœur brisé ? A toutes mes questions, je n'ai pas la réponse et je n'en aurai peut-être jamais.

Vésanie (Maryse Havard-Dalle)

Emmenez-moi loin d'ici par pitié
Egarez-vous loin de moi
Ramenez-moi près de vous
Eloignez-vous bien de moi
Sans pitié sans vous voir
Ames menez-moi loin de vous par pitié
Oubliez-moi par ici
Dans un coin de mon âme
Dans le pli de mes nuits
Emmenez-moi loin d'ici par pitié oubliez-moi sur un banc
N'appellez plus mes pensées de vos maux par pitié
Ma déraison ma folie mon oubli
Fuyez mon âme mon amie
Emmenez-moi loin d'ici
Sans pitié achevez-moi sur un banc mon amie
Oubliez-moi par pitié mon amie
Achevez-moi mon amour par pitié

Sans titre (Béatrice Pollaud)

Emmenez-moi loin d'ici par pitié
Loin de ces explosions destructrices, de cette laideur
Loin de cette faim, de cette violence, de cette férocité
Loin du pouvoir terrorisant et meurtrier
Permettez-moi d'entrevoir ce que peut être l'amour
Avec ceux qui sont prêts à partager, à écouter
Près de ceux qui savent la souffrance
Qui combattent avec l'espoir d'être entendus
Qui ouvrent les bras et le cœur
Emmenez-moi vers quelque chose qui ressemble à la liberté